JEANNE ANTONIN
RELIURE
4, rue Docteur-Nodet, 4
BOURG

LETTRES INÉDITES

DE

LEIBNIZ A L'ABBÉ NICAISE

(1693-1699),

ET DE

GALILEO GALILEI

AU P. CLAVIUS ET A CASSIANO DAL POZZO,

PUBLIÉES AVEC NOTES

PAR E.-Z. COLOMBET

LYON.
IMPRIMERIE DE LÉON BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 70.

1854.

Digitized by Google

Digitized by Google

20873B
B.L.E. 3 p. 2565

323356
#
Collombet
(François Lénon)

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES

DE

LEIBNIZ ET DE GALILÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

323256

LETTRES INÉDITES

DE

LEIBNIZ A L'ABBÉ NICAISE

(1693-1699),

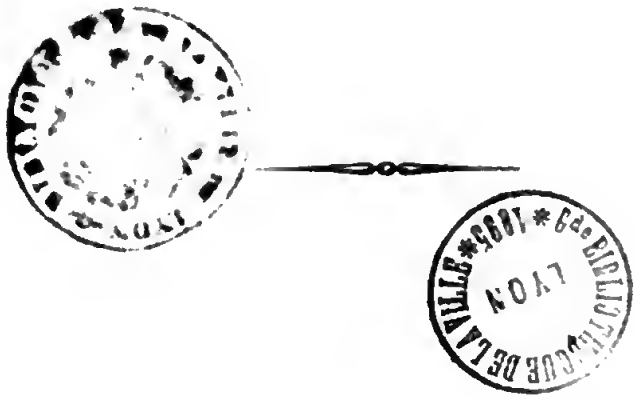
ET DE

GALILEO GALILEI

AU P. CLAVIUS ET A CASSIANO DAL POZZO;

PUBLIÉES AVEC NOTES

PAR F.-Z. COLLOMBET.



LYON.
IMPRIMERIE DE LÉON BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1850.

Digitized by Google

TIRÉ A 125 EXEMPLAIRES.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES

DE

LEIBNIZ A L'ABBÉ NICAISE.

I.

Hanover, $\frac{9}{19}$ janvier 1693.

MONSIEUR,

Vous avez fait trop d'honneur à mes bagatelles de les montrer à Mons. d'Avranches (1), et moi-même je leur en ai trop fait, en les adressant à vous. Quelque personne qui m'est inconnue a répondu à ce que j'avois allégué pour prouver que l'essence du corps ne consiste pas entièrement dans l'étendue, et j'y ai repliqué dernièrement, Mons. le président Cousin (2) ayant en

(1) Pierre-Daniel Huet, savant évêque d'Avranches, né à Caen, le 8 février 1630, mort à Paris, le 26 janvier 1721, dans la maison professe des Jésuites, qu'il avait toujours aimés.

(2) Louis Cousin, président en la Cour des Monnaies; né à

Digitized by Google

la bonté d'insérer ma réplique dans son janvier présent (1). Cela servira de réponse en même temps à des objections d'une personne de considération qu'on m'avoit envoyées. J'avois fait quelques remarques sur la première et seconde partie des principes de M. Des Cartes (2), qui comprennent la partie générale de sa philosophie, et je les ai envoyées en Hollande, pour être vues avant l'impression par des habiles gens tant Cartésiens qu'autres, afin de profiter de leur avis. La distance des lieux et difficulté des temps m'a empêché de les envoyer en France, où j'aurois voulu surtout les soumettre au jugement incomparable de Mons. d'Avranches, à qui je vous supplie de rendre témoignage de ma vénération, et des graces très humbles de ma part, de la bonté qu'il a eue de se souvenir de moi.

Mons. de Spanheim (3) a reçu votre lettre, il y a longtemps, comme il m'a marqué dans sa réponse. Je lui avois offert de vous envoyer celle qu'il m'adresseroit pour vous, mais il vous aura peut-être écrit par une autre voie. Il juge aussi que le R. P. Hardouin (4)

Paris, le 12 août 1627, mort le 26 février 1707. Il rédigea le *Journal des Savants*, depuis le 19 novembre 1687, jusqu'à la fin de 1701.

(1) *Journal des Savants*, 1693, pag.

(2) René Descartes, philosophe, mathématicien, né en 1596, à La Haye, en Touraine, mort à Stockholm, en 1650.

(3) Ezechiel Spanheim, né à Genève, le 7 décembre 1629, mort à Londres, le 7 nov. 1710.

(4) Jean Hardouin, savant Jésuite, né à Quimper, en 1646, mort à Paris en 1729.

Digitized by Google

s'est fort mépris dans son explication de la médaille de Césarée; cependant, il y a une chose à l'égard de laquelle il n'est pas d'accord avec Mons. Vaillant (1); c'est touchant l'explication d' M que M. Vaillant explique Μεγάλη, et M. Spanheim aimeroit mieux d'expliquer Μητρόπολις; il croit qu'effectivement cette Césarée a été la métropole de la Palestine payenne sous Néron et auparavant, quoique cela ne se trouve marqué premièrement que dans des médailles grecques, sous Elagable (2), car souvent cette qualité, inconnue d'ailleurs, se trouve par les médailles. Il croit que Μεγάλη n'est pas une épithète convenable ni d'usage qu'à l'égard des villes qui l'avoient comme en nom propre; que la qualité de *Colonia prima*, n'est pas contraire à celle de Métropole, comme M. Vaillant le paroît croire, puisque Nicomédie et autres villes prenoient en même temps la qualité de Métropole et de πρώτη.

Comment? Mons. d'Avranches a encore donné sa bibliothèque aux Jésuites (3)? C'est un Océan où je vois que bien des rivières se rendent. S'ils avoient toujours

(1) Jean-Foy Vaillant, habile numismate, naquit à Beauvais, le 24 mai 1632, et mourut à Paris, le 23 octobre 1706.

(3) Héliogabale,, ou *Elagabale*, empereur romain, né à Antioche, l'an 204, massacré en 223 par les Prétoriens soulevés.

(3) Huet possédait une fort belle Bibliothèque, dont une partie fut perdue, parce qu'elle se trouvait sur des carrières qui s'entr'ouvrirent. Il en donna les débris aux Jésuites de la Maison Professe de Paris, chez lesquels il se retira pour passer le reste de ses jours. Santeul a fait de cet accident le sujet d'une pièce de vers. *Santaliana*, pag. 351.

Digitized by Google

des Frontons le Duc (1), des Sirmonds (2) et des Henschenius (3), il n'en seroit que mieux. Mais il arrive quelquefois qu'il y a des gens entêtés de la solipsité et nourris dans des maximes opposées à la franchise, et alors ils gardent les trésors comme le dragon les pommes des Hespérides (4).

(1) Fronton du Duc, né à Bordeaux, en 1558, mourut à Paris le 25 septembre 1624.

(2) Jacques Sirmond, né à Riom, le 22 octobre 1559, mourut à Paris, le 7 octobre 1651.

(3) Godefroi Henschenius, né à Venrad, dans le duché de Gueldre, le 21 janvier 1600, mourut à Anvers, le 22 sept. 1681. Il prit part, en 1635, à la rédaction des *Acta Sanctorum*, avec le P. Bollandus.

(4) Nous ne comprenons pas de si mesquins préjugés de la part d'un homme tel que Leibniz, à qui ses opinions religieuses mêmes laissent tant d'impartialité sur des points très sérieux. Les Jésuites furent toujours d'actifs et obligeants protecteurs des lettres ; ils étaient bien éloignés de garder pour eux leurs trésors littéraires, que l'abbé Fleury a célébrés avec reconnaissance, dans une belle pièce de vers latins. Au reste, la *solipsité* que Leibniz imagine ici, eût-elle été réelle, avait eu probablement des modèles, comme elle a dû avoir des imitateurs. C'est un bibliophile de nos jours (Pixérécourt) qui avait écrit sur la porte de sa Bibliothèque :

Tel est le triste sort de tout livre prêté ;
Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Quant aux *maximes* dont les Jésuites *sont nourris*, c'est un reproche qui se peut comprendre sur les lèvres d'un homme qui n'appartenait point à l'Eglise romaine ; autrement, nous dirions, et le génie de Leibniz devait l'en faire apercevoir, que le catholicisme ne reconnaît pas deux sortes de prêtres, les uns honorables

Quant à Mons. Ménage (1), c'étoit un bon mot que celui d'un ami qui vous mandoit, que les Jésuites avoient le privilége de recevoir des rétributions. Cependant, quelque bon que soit ce mot, il a été injustement appliqué à Monsieur Ménage, dont l'érudition et l'esprit n'étoient point empruntés. C'étoit sans doute un homme d'une érudition profonde, et quoiqu'il ait souvent manqué dans ses Origines, faute de savoir les langues du Nord, il y a dit pourtant bien des choses excellentes, et j'en attends la nouvelle édition (2) avec impatience, car je ne méprise rien, pas même les découvertes de grammaire.

Il n'y a point de doute que si une préface ou quelque autre chose manque à cet ouvrage posthume, Mons. d'Avranches le pourroit suppléer admirablement; mais il n'y a point d'apparence que ses affaires présentes lui permettent d'y songer; lui, dis-je, qui pourroit faire tant d'autres choses encore incomparablement plus importantes.

Mons. Bernard (3), dispensé maintenant de la pro-

et vertueux, les autres corrompus et corrupteurs, ni, à plus forte raison, deux genres de *maximes* dont il nourrisse inégalement ses ministres. Il est plus simple et plus loyal d'attaquer de front le catholicisme, que de s'égarer dans ces vaines distinctions.

(1) Gilles Ménage, né à Angers, le 15 août 1613, mort à Paris, le 23 juin 1692.

(2) Cette nouvelle édition du *Dictionnaire étymologique des Origines de la langue françoise* parut en 1694.

(3) Jacques Bernard, né à Nions en Dauphiné, le 1er septembre 1658, mourut le 27 avril 1718. Depuis l'an 1693 jusqu'en 1710,

Digitized by Google

fession, a repris en main son Josephe. Mons. Dodwell (1) a donné *Lectiones Oxonienses*, où l'on dit qu'il y a des choses très belles, que d'autres ont passé chez les anciens, sans les remarquer.

Mons. Marcus Meibomius (2), qui a publié *Veteres Musicos* (3), nous promet depuis longtemps une nouvelle édition du Nouveau Testament; il serait à souhaiter que Mons. Toinard (4) nous voulût donner ses Harmonies et les joindre à ses remarques sur les Hérodiades. Vous obligerez le public, Monsieur, si vous le pressez pour cela.

Je vois, par le livre de M. Pellisson (5), que M. l'abbé

il continua la *République des lettres*, journal auquel Bayle avait donné une juste célébrité.

(1) Henri Dodwel, né à Dublin en 1641, mort le 7 juin 1711.

(2) Marc Meibom, et non pas *Meibomius*, né vers 1630, à Tonningen, au duché de Sleswig, mort à Utrecht, en 1711.

(3) *Antiquæ musicæ auctores VII*, grec et lat. Cum notis, 1652, 2 vol. in-4.

(4) Nicolas Toinard, né à Orléans, le 5 mars 1629, mort à Paris, le 5 janvier 1706. Les *Harmonies* dont parle Leibniz, sont une Concorde évangélique.

(5) Ce livre est intitulé : *De la Tolérance des Religions, Lettres de M. de Leibniz* et *Réponses de M. Pellisson*; Paris, Jean Anisson, 1692, 1 vol. in-12. L'abbé Jean Baptiste Boisot jouissait d'une honorable et légitime renommée de savant et pieux ecclésiastique. Il était né à Besançon, au mois de juillet 1639 (selon Prosp. Levesque), d'une ancienne famille originaire de Dijon, et mourut dans l'exercice des bonnes œuvres, le 4 décembre 1694, à son Abbaye de Saint-Vincent de Besançon. Il y a quelques documents biographiques sur l'abbé Boisot dans la préface des *Mémoires pour*

Digitized by Google

Boisot a d'excellents mémoires venus du feu cardinal de Granvelle ; il seroit à souhaiter qu'on en pût obtenir quelque catalogue en abrégé.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

P. S. Je vous supplie, Monsieur, de témoigner dans l'occasion à Mons. Lantin (1), que je l'honore infiniment.

servir à l'Histoire du cardinal de Granvelle, par Dom Prosper Levesque (Paris, Desprez, 1753, 2 vol. in-12). Moréri et la *Biographie universelle* lui ont consacré un article assez étendu ; on trouve une lettre sur sa mort, dans le tome IV (pag. 3-20) de la *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire*, par le P. Desmolets. La lettre biographique dont nous parlons est de Moreau, avocat-général de la Cour des Comptes de Bourgogne ; elle est suivie d'un madrigal de Mlle de Scudéri à la louange de Boisot ; de vers latins, par Pierre du May, par Pierre Le Goux, du Parlement de Dijon, et La Monnoye. Vient ensuite une lettre de l'abbé Boisot à Pellisson, lettre qui contient un projet de la vie du cardinal de Granvelle, que l'auteur avait dessein d'écrire, et un état des Mémoires et Papiers de ce cardinal (pag. 26-157). L'abbé Boisot avait acheté la Bibliothèque de Granvelle et l'avait encore beaucoup accrue. Le *Journal des Savants* contient quelques travaux de l'abbé Boisot.

(1) Jean-Baptiste Lantin de Damerey, né à Dijon, vers 1680, mort le 21 sept. 1756. Il a un article dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Digitized by Google

II.

Hanover, ce $\frac{\text{29 septembre}}{\text{9 octobre}}$ 1693.

Je n'ai point manqué, Monsieur, d'envoyer votre lettre à Mons. de Spanheim, et comme elle est belle et instructive, c'est-à-dire comme elle vient de vous, je vous remercie très humblement de m'en avoir voulu accorder la lecture.

Ce Mons. Bourdelot, qui m'a favorisé à votre recommandation, auprès de M. le Chancelier et de Messieurs les Conseillers d'Etat, au sujet de mon Code diplomatique, est-ce un parent de l'illustre Bourdelot (1),

(1) L'abbé Bourdelot, naturaliste, médecin du Roi, né à Sens, en 1610, mourut en 1685. Nous ne savons quel était celui dont parle Leibniz.

Digitized by Google

si fameux par l'estime de la reine de Suède (1) et du public, ou quelque autre habile homme du même nom, qui marche sur les traces du premier? Quel qu'il puisse être, je lui ai bien de l'obligation, et vous supplie, Monsieur, de le lui témoigner dans l'occasion.

Vous m'avez réjoui aussi en me faisant espérer du secours du côté de M. l'abbé Boisot. C'est un grand trésor que le sien, et des petites libéralités à l'égard de celui qui les fera, seront très-grandes pour moi. Ce qui n'est presque point regardé d'un grand, peut faire la fortune d'un pauvre.

Monsieur Spanheim désireroit toutes les pièces du procès entre les Pères Noris, Hardouin, messieurs Toinard et Vaillant, aussi bien que les dernières pièces du P. Hardouin. Il n'a pas même l'*Appendix de Epochis Syromacedonum*, qui a donné occasion à la contestation de la médaille de Césarée. J'ai écrit à Paris pour cela, mais je doute qu'il soit aisé d'y réussir.

Mons. Baillet (2) est assurément un très-savant homme; je m'imagine que ce qu'il aura dit des honneurs dûs à la Ste-Vierge sera raisonnable, et qu'il se sera souvenu qu'il y a incomparablement moins de mal à ne penser à elle que peu, qu'à lui attribuer ce que Dieu s'est réservé. Le meilleur est de se renfermer là-

(1) Christine, fille de Gustave-Adolphe, née en 1626, morte à Rome, en 1689.

(2) Adrien Baillet, né le 13 juin 1649, à La Neuville, dans le Beauvaisis, mort le 21 février 1706. Son livre de la *Dévotion à la Sainte Vierge et du culte qui lui est dû* vit le jour en 1694, 1 vol in-12.

dessus dans les bornes de la primitive Eglise, lorsque le luxe et le typhe du siècle n'y régnoient pas encore, et n'avoient point encore donné atteinte à la simplicité apostolique (1). Le cardinal Bellarmin (2) réduit tout le pouvoir des Saints à une simple intercession. Cela étant, on ne devroit dire que cela, sans se servir des termes qui donnent plus à penser qu'ils ne devroient.

Je m'étonne que vos Sirènes (3) ne sont pas encore arrivées en Hollande. On les aura arrêtées pour les punir de leurs charmes qui arrêtent les gens. Si je puis servir dans le commerce littéraire, je vous supplie, Monsieur, de me donner des ordres. Mons. Brosseau, votre président, m'envoye des lettres de temps en temps, et quelquefois il trouve occasion pour des petits paquets. Si l'occasion se présente, faites mes baise-mains, Monsieur, à l'illustre M. Lantin.

Le discours *de fide veterum Instrumentorum*, s'il a été fait par un habile homme, sera de conséquence.

Un savant théologien protestant a revu le texte hébreu avec ses points et accents, avec le plus grand soin

(1) Il est à craindre que Leibniz, comme les réformés en général, ne veuille pousser beaucoup trop loin cette *simplicité apostolique*. On peut voir, dans le *Tableau des Catacombes de Rome*, par M. Raoul-Rochette (pag. 26), quels monuments les premiers âges du Christianisme consacraient à exprimer leur pieuse vénération pour la mère de Dieu.

(2) Robert Bellarmin, célèbre théol. et canoniste, né en 1541 à Montepulciano (Toscane), mort en 1605.

(3) *Essai sur les Syrènes*, ou *Discours sur leur forme et figure*. Paris, 1691, in-4.

du monde. Si quelque libraire en vouloit faire la dépense, il souhaiteroit de le faire graver, plutôt qu'imprimer, la gravure pouvant être plus correcte.

Comme la guerre avec les Turcs nous a apporté quantité de beaux manuscrits de l'Alcoran, plusieurs savants hommes s'attachent à le nous donner, au moins par parties; nous en verrons le succès.

Vous savez, sans doute, Monsieur, que M. Cuperus (1) a reçu de l'Asie de belles inscriptions grecques. Pour les livres de M. Junius (2) *de pictura veterum*, et qui paroîtront bientôt augmentés, il y aura une seconde partie qui traitera *de antiquorum artificum operibus*; il me semble que vous avez contribué à cette édition.

J'espère que l'illustre évêque d'Avranches continuera à enrichir le public : il le peut sans aucun préjudice de sa charge, et sans faire tort à l'Eglise. Car il entend merveilleusement le secret de faire servir l'érudition profane à la sacrée. Après Grotius (3) et Bochart (4), il y a peu des gens qui l'aient bien su, et je ne sais s'il y en a aujourd'hui qui le sachent comme lui.

Vejelius, savant théologien protestant, a donné un

(1) Gisbert Cuper, né le 14 sept. 1644, à Hemmeden, au duché de Gueldre, mort le 22 nov. 1716.

(2) François Junius, né à Heidelberg, en 1589, mort le 19 novembre 1678, publia son livre *de Pictura veterum* en 1637, à Amsterdam, 1 vol. in-4.

(3) Hugues Grotius, savant hollandais, né à Delft, le 10 avril 1583, mort à Rostock, le 29 août 1645.

(4) Samuel Bochart, né à Rouen, l'an 1599, mort à Caen, le 16 mai 1667.

Digitized by Google

discours savant à l'égard de Georges, prince d'Anhalt, qui est un de ceux qui ont le plus contribué à la réforme d'Allemagne. Ce prince étoit cadet et chanoine, d'une vie sans reproche, et d'une érudition peu commune. Il a dit bien des bonnes choses. M. Vejelius, à cette occasion, remarque bien des choses à la louange de l'Eglise de France, dont les théologiens lui paroissent plus portés à aimer la vérité et à la produire, que quelques autres qui ont l'esprit et les mains plus liées. Un théologien de Hambourg a même donné quelque discours de la France discrète en matière de religion.

J'espère, comme Dijon nous donne la vie de M. Saumaise (1), qu'il nous donnera aussi les précieux restes de ce grand homme.

On m'a mandé que M. Lantin a fait des découvertes sur les nombres. Et je ne doute point qu'il n'ait plusieurs méditations de conséquence qu'il faut conserver.

Mons. Hugens (2), en m'envoyant quelque chose pour être inséré dans les Actes de Leipzig, me fait l'honneur de dire dans sa lettre, et même dans ce mémoire qui doit être imprimé, qu'il a commencé à goûter mon nouveau calcul, et je reconnois même que sans lui on auroit bien de la peine à arriver à certaines recherches profondes. *Absque eo, inquit, vix est ut ad ista admitteremur.* C'est en user avec beaucoup de sincérité

(1) Cl. Saumaise, né à Semur-en-Auxois, le 15 avril 1588, mort à Spa, le 3 sept. 1653.

(2) Christian Huyghens, né à La Haye, le 14 avril 1629, mort le 8 juillet 1695.

et de modestie, surtout pour un mathématicien qui est allé si avant lui-même, et qui est un des plus grands dont nous ayions mémoire.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEIBNIZ.

En marge, à côté de l'alinéa : « *Mons. de Spanheim,* »

— J'avois coutume de dire à mes amis, *sanitas sanitatum, et omnia sanitas,* sans avoir su que M. Ménage s'en servoit aussi, comme j'ai appris par les *Ménagiana.* Cela me donne occasion, Monsieur, de m'informer de votre santé, qui sera bonne comme j'espère et souhaite.

Et en marge à la dernière page :

— Notre illustre M. Huet avoit autrefois un M^s^ *Astrologia* de Vettius Valens. Je trouve que Camerarius en a publié quelques fragments à Nuremberg, 1532, sous le titre d'*Astrologica.*

III.

Hanover, ce $\frac{1}{11}$ octobre 1694.

Je n'ai point manqué, Monsieur, d'envoyer votre lettre à Mons. de Spanheim. Si je reçois quelque chose de lui pour vous, je ne manquerai pas de le vous envoyer.

Si vous parlez un jour au P. Noris (1) du calendrier grégorien et de ceux qui ont cru qu'il y falloit retoucher, non pas pour le réformer, mais pour l'expliquer, n'allez point lui dire que je prétends de donner quelque chose là-dessus, comme il semble que vous l'avez pris.

(1) Jérôme Noris, en religion *Henri*, savant italien et critique célèbre, né à Vérone, le 25 août 1631, mort le 23 février 1704.

Cela est nullement mon dessein, et n'étant pas de votre parti, j'aurois fort mauvaise grace de m'y ingérer.

Mais je vous ai mandé seulement que dans Rome même on a cru que cela se pouvoit, et que François Levera (1) en a fait imprimer un livre à Rome, d'où il s'ensuit que la chose se pourroit faire sans donner aucune atteinte à l'autorité du Pape, et pourroit être ménagée en sorte, avec l'entremise des Puissances, qu'encore des protestants s'en pourroient accommoder. Si on pouvoit avoir ce que M. Ouvrard (2) a fait imprimer autrefois sur ce sujet, j'en serois bien aise. Je m'étonne que feu M. le cardinal Slusio (3) a rebuté d'abord la pensée de M. Ouvrard : il faut qu'il ne se soit point souvenu de Levera. J'ai parlé à feu M. Ouvrard, quand j'étois à Paris : il faudroit tâcher de conserver ses travaux sur la musique. Je suis bien fâché aussi

(1) Levera n'a pas d'article dans la *Biographie universelle* de Michaud. Il y en a un dans le *Nuovo Dizionario istorico* (Bassano, 1796, in-8), mais où manquent les documents sur la vie du personnage. Levera demeurait à Rome, et était originaire de la Savoie. Le travail dont parle Leibniz parut à Rome, en 1666, et souleva des controverses, dont il est question dans le *Dictionnaire de Bassano*.

(2) René Ouvrard, né à Chinon, vers 1620, mort à Tours, le 19 juillet 1694. Son *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile* parut en 1682, in-4.

(3) Jean Walther, baron de Sluse, né en 1626, à Visé, petite ville du pays de Liége, créé cardinal en 1686, par Innocent XI, mort le 7 juillet 1687, avait amassé une immense Bibliothèque, dont le catalogue en latin parut à Rome, en 1690, in-4.

Digitized by Google

de la perte de M. l'abbé Berthet (1) qui avait assurement d'excellentes choses sur la musique. Si vous avez quelque ami auprès de M. le cardinal de Bouillon, la chose vaut bien la peine qu'on s'informe où ses écrits sont devenus.

Ne peut-on pas savoir des particularités de la mort de M. Arnaud (2), et si la grande collection des œuvres de plusieurs auteurs de son parti paroîtra encore ?

Il me semble que M. Lantin, outre son Histoire des plaisirs, veut encore nous donner quelques pensées importantes sur les nombres ; il en a sur toute sorte de matières. Je vous supplie de lui faire mes baise-mains dans l'occasion, aussi bien qu'à Mons. l'abbé Boisot, à qui j'ai bien de l'obligation des libéralités qu'il offre de me faire. Je n'ai aucune des trois pièces dont il parle. Ainsi, je serai ravi de les obtenir. La voie la plus sûre seroit peut-être de les envoyer à Bâle (qui n'est pas fort loin de la Franche-Comté), à Mons. Bernoulli (3) professeur de mathématiques, qui est de mes amis ; car M. Bernoulli me feroit bien la faveur d'envoyer ce paquet à Leipzig, avec les marchands de Bâle ou de Suisse qui vont à la foire de Leipzig.

Puisque vous demandez à Mons. Spanheim des nou-

(1) Jean Berthet, Jésuite, né à Tarascon, le 24 février 1622, mort en 1692. *Biographie universelle.*

(2) Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, né à Paris, le 6 février 1612, mort à Bruxelles, le 8 août 1694.

(3) Il y avait deux frères Bernouilli. Nous croyons que Leibniz désigne en cet endroit Jean Bernouilli, né à Bâle en 1667, mort le 27 juillet 1748.

Digitized by Google

velles de Mons. Morel (1), je vous en donnerai par avance. Mons. le comte de Schwarzbourg (vous savez que ces comtes vont de pair avec les princes de l'Empire) qui est un des plus curieux seigneurs de l'Allemagne, et qui a amassé un cabinet très-considérable, l'a attiré à lui pour avoir le soin de son cabinet. Il m'a écrit lui-même d'Arnstat, qui est le lieu de la résidence de ce seigneur, de sorte que si vous demandez quelque chose de lui, ou voulez lui mander quelque chose, vous n'avez qu'à me l'adresser. Il pense plus que jamais à son grand dessein de donner une collection des médailles antiques, et il a plus de 25000 ectypes. On m'a dit qu'il fera imprimer en Allemagne une traduction de la science des médailles du P. Joubert (2) avec des remarques qui serviront à l'éclaircir.

Je m'étonne qu'on fait tant de bruit en France sur la comédie, et qu'une profession que le souverain autorise par des gages donnés publiquement (3), fait exclure des sacrements ceux qui en sont. N'est-ce pas

(1) André Morell, numismate, né à Berne, en 1646, mort en 1703. On a de lui plusieurs ouvrages de numismatique.

(2) Le F. Louis Jobert, et non pas Joubert, jésuite, né à Paris, le 27 avril 1637, mort le 30 oct. 1719, publia la *Science des Médailles* en 1692, in-12. Cet ouvrage a eu depuis lors plusieurs éditions. Bimard de la Bastie en donna une avec des remarques ; Paris, Debure, 1739, 2 vol. in-12.

(3) Etrange illusion ! comme si l'Eglise devait toujours approuver ce que *le Souverain autorise ;* comme si le monde lui-même ne savait pas, au besoin, flétrir de quelque manière ceux qu'il paie pour ses plaisirs !

Digitized by Google

que tout le monde joue la comédie? Voici des vers que j'ai vus sur cette querelle :

Sévères directeurs des hommes,
Savez-vous qu'au siècle où nous sommes,
Un Molière édifie autant que vos leçons?
Le vicieux raillé n'est pas sans pénitence.
Il faut, pour réformer la France,
La comédie ou les dragons.

La modération de M. l'abbé de la Trappe à l'égard de ses adversaires est très-louable.

Qui est ce Mons. de Court dont vous parlez dans votre lettre à M. Spanheim? Vous dites un très-bon mot sur la mort de M. Arnaud, que personne n'y perdra plus que ceux qui y croient gagner. J'y perds aussi, car je lui voulois envoyer à examiner mes pensées philosophico-théologiques, comme j'avois fait, il y a quelques années, quand nous avons échangé plusieurs lettres où des matières importantes sont éclaircies.

Outre la suite de mon Code diplomatique, je pense à publier un recueil de quelques historiens *medii ævi*, non imprimés, où je joindrai un Ditmarus (1) plus entier et plus correct que celui que nous avons, où manquent des feuilles entières, et quantité d'endroits de conséquence. Il y aura aussi une ancienne chronique de Trèves, et une de Brême plus ancienne que celle de

(1) Ditmar, historien allemand, évêque de Mersebourg, vécut de l'an 978 à l'an 1018. C'est dans ses *Scriptores Rerum Brunswicensium* (1727, in-fol.) que Leibniz a donné une bonne édition de la *Chronique d'Allemagne* (en latin, 876-1018) de l'évêque Ditmar.

Digitized by Google

Woctherus, et une chronique d'un certain Martinus Minorita, et une *continuatio chronici Slavorum Helmodi*, et d'autres pièces de cette nature, mais qui sont principalement pour l'histoire d'Allemagne.

Je suis ravi d'apprendre par votre lettre que vous jouissez du beau séjour d'un lieu délicieux, à la campagne. Je vous y souhaite une parfaite santé, et suis avec zèle,

Monsieur,

Votre très-humble et très obéissant serviteur,

LEIBNIZ.

Digitized by Google

IV.

Hanover, ce $\frac{15}{25}$ de mai 1693.

Voici Monsieur, une lettre de Mons. de Spanheim, que j'ai attendue depuis plus d'un mois, suivant la promesse qu'il m'en avoit faite, mais dont l'exécution avoit été différée par ses distractions. Il témoigne d'être étrangement surpris de la hardiesse avec laquelle le R. P. Hardouin semble révoquer en doute les ouvrages de Josèphe. Quand il étoit ici, il me marquoit bien des choses qu'il trouvoit encore à dire à la dernière lettre de ce Père, quoiqu'il ne soit pas pour cela d'accord en tout point avec M. Vaillant. Mais je ne doute point qu'il ne vous en dise quelque chose lui-même.

Tout le monde est convaincu maintenant de la four-

Digitized by Google

berie de Jacques Aymar (1), depuis la déclaration que M. le prince (2) en a fait faire dans le *Journal des Savants*. Mais, sans cela, j'en ai toujours été persuadé. Nous avons des semblables devins à baguette dans le pays de nos mines, qui se mêlent de découvrir les veines souterraines des métaux, par leurs baguettes sympathiques. La plupart des auteurs en parlent comme d'une chose sûre; mais nous avons reconnu par plusieurs expériences que tout cela n'est rien; et quand on leur bandoit les yeux, leur baguette ne marquoit pas les veines communes, quoique fort grandes. Je m'étonne fort que MM. les Cartésiens, ou au moins quelques-uns entre eux, ont donné là-dedans. Car qu'a-t-il de commun entre leur philosophie et ces prétendues sympathies? Ils devroient s'assurer du fait, avant que d'en chercher la raison.

Je n'ai encore lu que l'abrégé de la vie de des Cartes fait par M. Baillet, l'ouvrage entier n'étant pas encore venu à nous. On ne doit pas blâmer le soin de M. Baillet d'embellir la matière, et de tout tourner à l'avantage de son héros. Cependant, j'y ai fait plusieurs remarques, où je crois que le fait en est un peu autrement, que M. Baillet ne l'a trouvé dans les lettres de Mons. des Cartes, auxquelles on ne se doit point fier au préjudice d'un tiers; car M. des Cartes avoit la coutume

(1) Jacques Aymar, appelé l'*Homme à la baguette*. Voir, au sujet de cet aventurier, le *Boileau* de M. de Saint-Surin, tom. IV, pag. 583 et 619.

(2) Le prince de Condé. Voir le *Journal des Savants*, année 1693, pag. 189.

de défigurer d'une étrange façon ceux qui lui faisoient ombrage.

J'attends avec impatience ce que le R. P. Pezron nous donnera sur les prophéties (1), et je crois fort probable ce qu'il doit avoir avancé de l'irruption des Scythes dans la Palestine. Hérodote et autres Grecs parlent des irruptions des Scythes, des Cimmériens, des Treres et autres peuples septentrionaux dans l'Asie mineure et dans la Syrie, où apparemment la Palestine n'aura pas été épargnée. Il y a un homme fort savant dans la langue hébraïque, qui s'attache à faire voir par des explications fondées sur la propriété de la langue, que nous n'avons pas toujours le véritable sens de l'Écriture, et que nous avons quelquefois cherché le merveilleux et l'extraordinaire où il n'y en a point. Par exemple, lorsqu'il est dit que la femme de Loth regardant derrière elle fut changée en statue de sel, il fait voir, suivant la manière de parler figurée des Orientaux, que cela ne veut dire autre chose sinon que la femme de Loth étant retournée pour sauver quelque chose de l'incendie fut couverte de feu et de bitume. Car ἅλς signifie *(sic)* non seulement sel, mais encore bitume, et l'hébreu n'est pas moins équivoque, ou peut-être plus. Ainsi, étant couverte de ces matières, on peut dire

(1) Paul Pezron, de l'Ordre de Cîteaux, né en 1639, à Hennebon, en Bretagne, mort à Chessi, le 10 octobre 1706. Le fruit de ses ouvrages dont il s'agit ici, est le *Commentaire littéral et historique sur les Prophètes ;* 1693, 1 vol. in-12. Dom Pezron était un écrivain fort paradoxal.

qu'elle étoit devenue comme une statue de bitume (1). Il dit aussi des choses curieuses de *columna ignis et nubium* et *de pinnaculo templi*, *de maledictione Canaan*, et de quantité de passages semblables.

Il sera bon de conforter le R. P. Noris à ne point abandonner Rome, car dans le poste où il est, il peut obliger les savants et rendre service au public, tant par les ouvrages qu'il pourra faire, encore plus enrichir qu'auparavant de ce qu'il pourra tirer des trésors du Vatican, que par les communications dont il peut favoriser les autres. Il seroit bon d'avoir par son moyen le catalogue des MMs de la reine Christine qui ont été mis dans le Vatican.

Je crois toujours que M. l'abbé de la Trappe, aussi bien que le R. P. Jean Mabillon (2) ont raison tous deux, et plus qu'ils ne pensent, et qu'ainsi ils pourront finir leur dispute quand ils voudront.

Je croyois d'avoir satisfait à la demande de M. l'abbé Baudrand (3). Les églises cathédrales de la Haute-

(1) Feu M. Nolhac, de Lyon, donne la même explication, dans ses *Appendices aux Etudes sur le texte d'Isaïe* (Lyon, Perisse, 1833, in-8), pag. 12-15.

(2) Jean Mabillon, savant Bénédictin, né à Saint-Pierremont, au diocèse de Rheims, le 23 nov. 1632, mort à Paris, le 27 déc. 1707. L'abbe de Rancé et Mabillon avaient, en effet, raison tous deux dans leur débat littéraire, celui-là ne condamnant que les connaissances frivoles, celui-ci ne conseillant que les études sérieuses.

(3) Michel-Antoine Baudrand, célèbre géographe, né à Paris, le 28 juillet 1633, mort le 29 avril 1700.

Digitized by Google

Saxe ont été ou sont : Meissen, Mersbourg, Naumbourg, Brandebourg, Havelberg, Camin ; de la Basse-Saxe : Brême, Magdebourg, Hildesheim, Halberstat, Lubec, Suerin et Razebourg. Tous ces évêchés sont entre les mains des Protestants, excepté Hildesheim. Et Brême, Magdebourg, Halberstat, et Camin, Schwerin et Razebourg ne portent plus le nom d'évêchés, étant devenus des principautés séculières. Mais les chanoines des églises cathédrales ne laissent pas de subsister. Meissen, Mersbourg et Naumbourg, aussi bien que Lubec, ont encore des évêques ou administrateurs. Brandebourg et Havelberg ne sont plus rien que des villes. Je ne sais pas s'il y a encore des chanoines. Je ne parle pas d'Osnabruc, Padeborne, Munster, Verde, Minden, car ils sont du cercle de Westphalie. Minden est entièrement sécularisé et devenu principauté, appartenant à l'électeur de Brandebourg, comme Magdebourg, Halberstat et Camin. Et Verde est aussi une principauté qui appartient à la Suède, comme Brême. Les ducs de Meclenbourg s'appellent princes de Suerin et de Racebourg. Je parle encore moins du reste des évêchés du cercle de Westphalie, comme de Liége, Utrecht et Cambray. J'ai oublié de dire qu'Osnabruc est encore un évêché, dont l'évêque est maintenant Electeur de Bronsvic. Il y a des protestants aussi bien que des catholiques parmi les chanoines des églises cathédrales d'Osnabruc, Minde et Lubec, et dans la dernière, le nombre des protestants prévaut.

Je viens de publier un tome de mon recueil intitulé *Codex juris gentium diplomaticus*. Il y a des actes publies de toute sorte, la plupart non imprimés encore.

Digitized by Google

Ce premier tome finit à l'an 1500 ou environ. Le second tome sera pour le siècle supérieur ; le troisième pour le nôtre, si Dieu me donne la grâce de l'achever. J'ai vu le catalogue des traités que M. Léonard (1) donne au public, mais j'en ai plusieurs de la France même qu'il n'a pas. Comme je ne prends que des pièces choisies de toute part, sans m'attacher ni aux traités, ni à quelque nation particulière, mon ouvrage ne fera point de tort à Mons. Léonard, ni le sien au mien, comme je m'imagine. Je vous dis ceci, Monsieur, tant pour implorer votre faveur et celle de vos amis, si quelque chose de curieux se présente, sans prendre trop de peine à le chercher, que vous supplier à réitérer vos instances auprès de M. le Prieur Boissot (*sic*), qui a tant de trésors dont seront remplis les papiers du feu cardinal de Granvelle. Je ne lui demande que quelques petites miettes qui ne lui feront point de tort et qui me serviront.

J'adresse celle-ci toute ouverte à Mons. Toinard, espérant que ce sera avec votre permission, pour ne pas écrire deux fois les mêmes choses.

Dans une des pièces de mon recueil, je trouve un traité entre la France et la Castille, où le roi de France promet d'assister le castillan *contra regem Bellimarini* ; j'ai remarqué dans quelques chroniques Ms. que c'é-

(1) Frédéric Léonard, libraire et imprimeur de Paris, publia, en 1992, un *Recueil des Traités de paix, de trève, de neutralité, de confédération, d'alliance et de commerce faits avec tous les princes et potentats de l'Europe et autres, depuis près de trois siècles* ; 6 vol. in-4.

toit un roi des Maures, et, comme je crois, d'Afrique.

Je m'étonne que les nouveaux suppléments de Pétrone ont pu trouver des approbateurs. Qui est ce Nodotius (1), qui les a publiés? il devoit nous indiquer ce seigneur d'Allemagne qui lui a donné le premier avis de son Pétrone. Des savants ont remarqué autrefois qu'il y avoit dans Sarisberiensis (2) des lambeaux d'un Pétrone plus entier que le nôtre. Mais je n'ai pas envie de les y chercher.

Mons. Bernard a repris son Josephe; il sera surpris quand il apprendra la prétention du P. Hardouin qui fait le procès à son auteur, mais je m'imagine qu'il n'en sera guère alarmé.

M. Oudin, autrefois le P. Oudin (3), est maintenant

(1) Voir un article sur Fr. Nodot, au *Supplément* de la *Biographie universelle*, et l'histoire de la prétendue découverte des fragments de Pétrone, au tome IV de la *Revue du Lyonnais*.

(2) Jean Petit, plus connu sous le nom de *Jean de Salisbury*, qui est celui de sa patrie, florissait au XIIe siècle et était né en Angleterre. L'ouvrage de lui, dans lequel il y aurait des lambeaux de Pétrone, est intitulé : *Policraticus, sive de nugis curialium*, etc.

(3) Casimir Oudin, savant bibliographe, de l'Ordre des Prémontrés. Il était né à Mézières, en février 1638, et mourut au mois de septembre 1717, à Leyde, où il remplissait la charge de sous-bibliothécaire de l'Université. Oudin avait apostasié en 1690. Il est rare, selon nous, que le passage du catholicisme au protestantisme se fasse par esprit de pénitence et d'austérité, quelles que soient les convictions, car le transfuge se décharge de devoirs toujours pénibles à la nature, l'abstinence, le jeûne, la confession, etc. Voilà ce qui compromet souvent la pleine sincérité de ce genre de conversions. Dans le Catholicisme, il est sagement

à Hambourg; si tous les prosélytes des protestants étoient semblables à lui, vous auriez sujet de les regretter.

Voici un distique sur l'Electrice de Brandebourg :

Electoris eras conjux, nunc filia facta es ;
Sera precor fias ut soror atque parens.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

P. S. Je vous supplie, Mons. de faire mes très-humbles recommandations à Mons. l'évêque d'Avranches, si l'occasion s'en présente.

Pour moins charger le paquet, je suis ravisé, et j'ai envoyé par avance *la lettre de Mons. de Spanheim.*

ordonné qu'un Religieux ne puisse sortir de son Ordre que pour entrer dans un ordre plus sévère. « Ce qui fait la force d'une religion, ce sont surtout les sacrifices qu'elle impose, comme si le cœur de l'homme avait l'instinct qu'il n'y a pas vraiment de religion là où il n'y a pas de dévouement à accomplir. » Saint-Marc Girardin, *Essais*, etc., tome I. pag. 97.

V.

Hanover, ce $\frac{14}{24}$ septembre 1696.

Vous aurez reçu la mienne avec l'y jointe pour M. le président Boisot, pendant que la vôtre m'est venue; je n'ai pas manqué, Monsieur, d'envoyer à Mons. Morel ce que vous lui avez destiné. Il m'a parlé à son retour de Hollande, il y a longtemps.

Les libraires qui réimpriment le recueil de Léonard m'ont donné avis de leur dessein, et m'ont demandé communication de telles pièces. Mais ils m'ont fait savoir en même temps qu'ils vouloient prendre les traités contenus dans mon Code diplomatique, pour les disperser par leur ouvrage. Je leur ai témoigné que je ne l'approuvois pas, mais que je consentirois qu'ils fissent

de mon ouvrage (avec ce que je leur donnerois encore) un tome à part, pour ne point déranger ni mettre en capilotade ou dans la foule parmi toute sorte de pièces, ce que j'avois choisi exprès pour le tirer hors du pair, en quoi j'avois eu l'approbation des habiles gens ; que de cette manière aussi mon ouvrage subsisteroit en son entier et pourroit être continué, au lieu que si j'accordois ce qu'ils demandoient, j'abandonnerois mon dessein commencé, contre la promesse faite au public, et renouvelée auprès des princes et ministres qui m'ont encore favorisé depuis peu. Mais comme il semble qu'ils s'opiniâtrent à l'encontre, et qu'ils ont plus d'égard à quelque gain qu'à la manière d'agir la plus conforme à l'honnêteté, il faut les laisser faire, et ma continuation suivra en son temps ; car je serai obligé d'attendre maintenant que leur recueil ait paru, afin qu'ils ne me puissent point piller d'abord. Ce n'est que fort tard que j'ai appris que M. Christyn (1) s'en mêle, mais je m'imagine qu'il n'aura point de part à ces procédures (2) irrégulières. Cependant, je vous laisse juger, Monsieur, si ces gens méritent trop qu'on les favorise, et j'espère que vous aurez la bonté de me conserver préférablement les libéralités de Mons. le président Boisot et d'autres amis, mais surtout la vôtre. Je trouve plaisant qu'ils n'ont pas même les Con-

(1) Jean-Baptiste Christyn, négociateur, jurisconsulte, né à Bruxelles en 1622, mort en 1690. On a de lui : *Jurisprudentia heroica*, 2 vol. in-fol.

(2) Pour *procédés*.

Digitized by Google

cordats de France, que j'ai avec des remarques manuscrites considérables.

J'espère que le Phèdre de feu M. Gudius (1) paroîtra bientôt, avec des fables de cet auteur qui n'ont jamais encore été publiées (2), et j'ai ouï dire que M. Grævius (3) ajoutera la vie de M. Gudius, son ancien ami.

Je ne m'étonne point si M. l'abbé Faydit a irrité *crabrones*, en attaquant toute la théologie scholastique (4). Christophorus a capite fontium (5) avoit fait un livre autrefois *de necessaria theologiæ scholasticæ emendatione*, mais ce n'étoit que sur une matière particulière.

Cet abbé Cordemoy (6) qui a écrit contre les Soci-

(1) Marquard Gude, ou Gudius, né le 1er février 1635, à Rensbourg, dans le Holstein, mort à Schatz, en 1674. Les notes sur Phèdre se trouvent dans l'édition d'Amsterdam, 1698, in-8.

(2) Gude en publiait quatre d'inédites.

(3) Jean-Georges Grævius (*Græf*), né à Naumbourg (Saxe), le 29 janvier 1692, mort le 11 janvier 1703.

(4) Pierre-Valentin Faydit, né à Riom en 1640, mort en 1709. Cet écrivain, téméraire et bizarre, a publié, entre autres livres, l'*Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, ou *Fausses idées des Scholastiques sur les matières de religion;* 1696, 1 vol. in-12. On croit qu'il ne parut qu'un premier volume, qui fut aussitôt détruit.

(5) Christophe Cheffontaines, né vers 1532, dans la Basse-Bretagne, mort à Rome en 1595, fut le 55e général des Cordeliers. L'ouvrage dont parle Leibniz, a pour titre : *Varii Tractatus et disputationes de necessaria Theologiæ Scholasticæ correctione*; Paris, 1586, in-4.

(6) L'abbé Louis Geraud de Cordemoy, né à Paris, le 7 décem-

niens depuis peu, est-ce le même qui a écrit du discernement du corps et de l'âme? Si cela est, je m'étonne qu'il ne continue point son Histoire de France.

Mons. Placcius (1) continue de travailler à une nouvelle édition de son ouvrage *de Anonymis et Pseudonymis*; il a eu depuis peu un manuscrit de feu Mons. Colomiès (2) *de Scriptoribus dubiis*, dont il profitera en citant l'auteur.

Un savant abbé italien, professeur de mathématiques, à Padoue, qui donne fort dans une nouvelle hypothèse philosophique, donnera un ouvrage sur S. Augustin *de Quantitate Animæ*, qu'il dédie au cardinal Noris. Voici des vers sur ce cardinal, qu'un ami protestant a fait, il y a longtemps, et auxquels mon distique :

Purpura Norisium tandem venerabilis ornat,
Ornaturque ipso purpura Norisio,

bre 1651, mort le 7 février 1722, docteur de Sorbonne, publia, en 1696, un *Traité contre les Sociniens*, 1 vol. in-12. C'est le père de l'abbé de Cordemoy qui était l'auteur du *Discernement de l'âme et du corps*; Paris, 1666, in-12 ; il avait fait deux volumes d'une *Histoire de France*, que son fils coutinuait, mais qu'il ne conduisit pas loin.

(1) Vincent Placcius, né le 4 février 1642, à Hambourg, mort le 6 mai 1699, publia en 1674, in-4, *de Scriptis et Scriptoribus ononymis et pseudonymis Syntagma*. Il était le second écrivain qui se fût occupé de la curieuse question des Anonymes et des Pseudonymes; Placcius travaillait avec ardeur à refondre et à étendre son ouvrage, mais il ne put le terminer avant sa mort.

(2) Paul Colomiès, né à la Rochelle, le 2 décembre 1638, mort à Londres, le 13 janvier 1692.

Digitized by Google

que j'avois fait en vous écrivant, a donné occasion; aussi l'a-t-il enchâssé dans ses vers. Il m'a défendu de le nommer.

Je ne sais si je vous ai prié de tâcher d'apprendre par la faveur de Mons. d'Avranches (pour lequel je répète mes témoignages de vénération) si on pourroit trouver à Coutance des papiers qui regardent les négociations d'un évêque de Coutance, qui fut un des légats du Concile de Bâle aux Bohémiens.

Je n'ai pas encore vu le portrait de feu M. de Court. M. Morel m'a dit des merveilles de cet excellent homme, et me l'a fait regretter extrêmement.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

Digitized by Google

VI.

Hanover, ce $\frac{20}{30}$ février 1697.

Voici, Monsieur, une lettre de Mons. de Spanheim ; il n'oublie pas ses amis, quoique ses occupations et ses ouvrages l'empêchent d'être prompt à leur répondre. Mes occupations et mes travaux sont infiniment au-dessous des siens, et je ne laisse pas d'être accablé quelquefois par la multitude et par la diversité des choses ; sans cela, j'aurois déjà répondu à votre dernière. J'espère qu'une mienne vous aura été rendue cependant, que j'avois écrite avant la réception de la vôtre, et je m'y rapporte.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de la communication des extraits des lettres de l'illustre Mons.

Digitized by Google

l'évêque d'Avranches. Puisqu'il a la bonté d'agréer les observations que j'ai faites sur des Cartes, et particulièrement touchant les auteurs dont il a profité, je les mettrai par écrit un de ces jours. Quoique je veuille bien croire que cet auteur a été sincère dans la profession de sa religion, néanmoins les principes qu'il a posés renferment des conséquences étranges, auxquelles on ne prend pas assez garde. Après avoir détourné les philosophes de la recherche des causes finales, ou, ce qui est la même chose, de la considération de la sagesse divine dans l'ordre des choses qui, à mon avis, doit être le plus grand but de la philosophie, il en a fait entrevoir la raison dans un endroit de ses principes, où voulant s'excuser de ce qu'il semble avoir attribué arbitrairement à la matière certaines figures et certains mouvements, il dit qu'il a eu droit de le faire, parce que la matière prend successivement toutes les formes possibles, et qu'ainsi il a fallu qu'elle soit enfin venue à celles qu'il a supposées. Mais si ce qu'il dit est vrai, si tout possible doit arriver, et s'il n'y a point de fiction, quelque absurde et indigne quelle soit, qui n'arrive en quelque temps ou en quelque lieu de l'univers, il s'ensuit qu'il n'y a ni choix ni Providence ; que ce qui n'arrive point est impossible, et que ce qui arrive est nécessaire, justement comme Hobbes (1) et Spinosa (2) le

(1) Th. Hobbes, philos. anglais, né à Malmesbury, en 1588, mort en 1680.

(2) Bénédict Spinosa, célèbre philosophe, né à Amsterdam en 1632, mort en 1677.

Digitized by Google

disent en termes plus clairs. Aussi peut-on dire que Spinosa n'a fait que cultiver certaines semences de la philosophie de M. des Cartes, de sorte que je crois qu'il importe effectivement pour la religion et pour la piété que cette philosophie soit châtiée par le retranchement des erreurs qui sont mêlées avec la vérité. Mons. l'abbé Foucher (1) est-il mort ou vivant? Il n'a rien dit sur ma réplique dans le journal. Lorsqu'il a écrit contre mes nouvelles pensées philosophiques, il a cru que ce n'étoit que des hypothèses; mais, en y méditant, il y trouvera qu'elles sont démontrées.

Les manuscrits orientaux de feu M. Golius (2) ont été vendu à l'encan en Hollande; c'est pitié que cette belle collection a été dissipée. Ceux de feu M. Hinckelman (3), qui a publié l'arabe de l'Alcoran, sont encore à vendre, et il y a des bonnes choses. Je suis bien aise que Mons. d'Avranches trouve son édition de l'Alcoran assez correcte. On m'assure que le pape Innocent XI a empêché l'édition du bon Père Maracci (4), quoiqu'il fût son

(1) Simon Foucher, philosophe, chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, né dans cette ville en 1644, mort en 1696. Voir la *Table du Journal des Savants*.

(2) Jacques Golius, célèbre orientaliste, né à La Haye en 1596, mort le 28 septembre 1667, auteur d'un *Lexicon arabico-lat*. Leyde, 1653, in-fol.

(3) Abraham Hinckelman, né en 1652 à Dobeln, en Misnie, le 11 février 1695, donna la première édition arabe du Coran.

(4) L'abbé Louis Maracci, orientaliste, né à Lucques, en 1612, mort à Rome, le 5 février 1700, publia, en 1698, à Padoue: *Alcorani Textus universus*, 2 vol. in-fol.

confesseur, parce qu'il regardoit les remarques comme une espèce d'apologie de l'Alcoran, en ce qu'elles faisoient voir que les commentateurs lui donnoient très-souvent un sens raisonnable. Les Arabes ont eu des philosophes dont les sentiments sur la Divinité ont été aussi élevés que pourroient être ceux des plus sublimes philosophes chrétiens. Cela se peut connoître par l'excellent livre du philosophe Autodidacte que M. Pokok (1) a publié de l'Arabe.

A propos du Concile de Bâle (dont peut-être les mémoires se trouveront dans le diocèse de Coutance, si Mons. d'Avranches a la bonté de les faire chercher), je vous dirai, Monsieur, une nouvelle curieuse : c'est que des mémoires de certains prélats qui ont assisté au Concile de Trente ont été découverts, et seront publiés fidèlement sur des originaux.

Mons. Meierus (2) de Brême, qui travaille au Glossaire saxonique sur mes exhortations, a été ravi de l'approbation de Mons. d'Avranches. Nous ne néglige-

(4) Edouard Pokock, théologien anglais et orientaliste, né à Oxford, le 8 nov. 1604, mort le 12 sept. 1691, publia, de concert avec son fils aîné, un ouvrage arabe intitulé : *Philosophus autodidacticus*, sive *Epistola Aba-Jaafar Ebn Tophail*, etc., 1761, in-4.

(1) Encouragé par Leibniz, Gerard Meierus travaillait à une grammaire allemande et à un Glossaire Saxon ; mais la mort le surprit avant qu'il eût accompli son dessein. Jean-Georges Eccar a publié dans les *Collectanea etymologica* de Leibniz (Hannover, 1712, 2 vol. in-fol.) quelques extraits des lettres de Meier à l'illustre philosophe.

rons pas l'islandais, et nous avons eu une espèce de Dictionnaire du vieux Scandinavien qui servira beaucoup. Les remarques sur les endroits du *Litus Saxonicum* qui sentent le Saxon, seroient très-utiles, et il est à souhaiter qu'elles ne soient point oubliées ni perdues. Je souhaiterois d'apprendre le jugement de Mons. l'évêque d'Avranches de ma conjecture sur l'étymologie des Germains, dont je vous ai parlé autrefois. C'est que je crois que les Herminones (1), partie des peuples Teutoniques chez Pline et Tacite, ont donné le nom à toute la nation, comme encore aujourd'hui vous appelez les Teutons Allemands, quoique cela n'appartienne proprement qu'aux Suèves et Helvétiens. Il est assez ordinaire que l'aspiration s'affoiblit et se fortifie, et, lorsqu'elle est renforcée, le *H* passe en *G*, et le contraire arrive quand le *G* se change en *H*. Ainsi, de *Wiseratia*, comme parlent les anciens monuments, les Romains ont fait *Visurgis*; d' *Illeratia*, ils ont fait *Ilargus*; au lieu de *Gammarus*, nous disons *Hummer* (*cancer scilicet marinus*), et les Espagnols changent *Germanos* en *Hermanos*. Vous savez, Monsieur, que *Hlodoveus* ou *Lodovicus* est la même chose que *Clodovœus*, et que

(1) Tacite (*de Moribus Germanorum*, cap. 2.) s'exprime ainsi sur les fils de Mann, qu'il dit être le père de la nation germanique : *Proximi Oceano Ingevones, medii Hermiones, cæteri Istævones.* Les premiers seraient les *habitants du fond*, suivant certains savants, *die Innvohner*; les seconds, les *habitants du milieu*, *die Herumvonher*; les troisièmes, *die Westvohner*, les *habitants de l'occident*; et l'on croit qu'il faut, d'après l'étymologie, dire *Hermivones*, au lieu de *Hermiones* ou *Herminones*.

Childeric ne diffère point de *Hilderic*. Or, Childeric se prononçoit en franc ou téotisque à peu près comme Ghilderic. Ainsi, les aspirations téotisques, Wiseratia, Heratia, Herminons ou Hermens, etc., étant fortes, les Romains et autres les ont marquées par le *G*, plutôt que par un simple *H*. Au reste, Tacite dit exprès que le nom d'un peuple Allemand a été donné à toute (*la*) nation.

Vous faites très-bien, Monsieur, de ramasser les pourtraits de M. d'Avranches, de M. Spanheim et d'autres personnes illustres, s'il y en a encore de cette force. Mais de penser au mien, quand il s'agit de ces hommes excellents, c'est leur faire tort. S'il n'a pas été gravé, ce n'est pas par une vanité semblable à celle de Caton, qui vouloit qu'on demandât pourquoi il n'avoit point eu de statue, mais c'est parce que j'ai cru que personne s'aviseroit de songer à ce qui me regarde. Je n'ai pas encore vu le portrait de M. de Court; il n'y a que le détail que j'estime dans ces sortes d'ouvrages, pour en tirer quelque chose d'instructif. Vos mémoires y auroient été bien nécessaires.

Des libraires de Hollande pillant mon premier tome diplomatique sans aucun égard aux propositions raisonnables que j'ai faites, ils m'ont empêché par là de leur donner la suite. Ce sont des gens intéressés et opiniâtres qu'il faut abandonner à leurs caprices. Pour moi, je leur ai déclaré que je n'y cherche point le moindre profit. Mais je ne voudrois pas que mes pièces choisies fussent noyées dans leur grand fatras. Aussi, j'aurois été bien aise qu'ils eussent joint mon ouvrage au leur,

Digitized by Google

non pas comme ils ont dessein de faire, en le mettant en pièces, pour le disperser dans le leur, mais en le laissant tel qu'il est.

Faites-moi la grâce, Monsieur de faire des grands remercîments de ma part à M. le président Boisot, que j'honore infiniment. Puisqu'il m'est si favorable, le meilleur moyen d'en profiter, seroit celui que vous proposez, qui est de me communiquer quelque liste des matières ou pièces du trésor de feu Mons. son frère (1). Quand cette liste ne seroit point complète, elle me serviroit toujours, imparfaite qu'elle pourroit être.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEIBNIZ (2).

(1) L'abbé Boisot, dont nous avons parlé.

(2) Il n'y a de la main de Leibniz que la salutation finale, la signature et quelques corrections.

Digitized by Google

VII.

Hanover 28 mai.
v. st. 1697.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir l'honneur de la vôtre avec celles que vous écrivez de nouveau à Messieurs de Spanheim et Morel, que j'aurai soin de faire rendre. Cependant, vous aurez reçu la mienne avec celle que j'ai écrite à M. le président Boisot, et que j'ai pris la liberté de vous recommander. Je crois aisément que le cardinal Sfondrati (1) n'étoit pas assez méditatif pour soudre *nodum prædestinationis*. A mon avis, ce nœud est autant que

(1) Célestin Sfondrate, né à Milan, en 1649, mort à Rome, le 4 sept. 1696, est auteur du *Nodus Prædestinationis dissolutus*; Rome, 1696, in-fol.

Digitized by Google

résolu ; et si les hommes se donnent la gène là-dessus, c'est qu'ils manquent de bonnes définitions, et que, par conséquent, ils ne remarquent point en quoi consiste la véritable différence entre le nécessaire et le contingent. Je voudrois qu'il fût aussi aisé de délivrer les hommes de la fièvre maligne, ou de quelque autre grande maladie, qu'il est aisé de les délivrer des difficultés qu'ils se forgent sur la prédestination.

Monsieur Pinsson, avocat en Parlement, votre ami, est-ce celui qui a écrit si savamment sur plusieurs matières de droit (1) ? Je souhaiterois sa correspondance, que vous me faites espérer, Monsieur, si je pouvois espérer de lui communiquer *vice versa* quelque chose qui lui puisse agréer. Peut-être que s'il n'a pas du loisir lui-même, il trouvera quelque curieux de loisir.

Je suis bien aise que le roi ait fait cesser la dispute qui s'étoit élevée entre deux illustres prélats (2). Il s'est élevé en Angleterre une dispute assez semblable sur l'amour de Dieu, s'il doit être désintéressé, entre M. Sher-

(1) Le jurisconsulte François Pinsson, né à Bourges, en 1612, était mort à Paris, le 10 octobre 1691 : ce n'est donc pas de lui qu'il peut être question, à la date de cette lettre, 1697.

(2) Bossuet et Fénelon. Ce fut l'édifiante soumission de l'archevêque de Cambrai, bien plutôt que le Roi, qui mit fin à la dispute. L'*Explication des maximes des Saints* avait paru en 1697, et Fénelon n'avait pas dit en vain dans l'*Avertissement* : « Malheur à moi si, dans la fonction d'instruire les autres, je n'étois moi-même le plus docile et le plus soumis des enfants de l'Eglise catholique, apostolique et romaine ! »

Digitized by Google

lock (1) et M. Norris (2), ce dernier voulant que ce ne soit pas un amour de désir, mais de bienveillance. On ajoute qu'une jeune damoiselle angloise de 20 ans a admirablement bien écrit là-dessus, dans des lettres adressées à M. Norris. Il est raisonnable que les dames jugent les matières d'amour; car il en faut former une notion qui convienne encore à l'amour des créatures raisonnables. Et selon la définition que j'ai donnée dans la préface du *Codex juris gentium*, on a de l'amour, quand on est disposé à trouver du plaisir dans la félicité d'autrui. Cela suffit pour faire cesser la dispute.

Mons. le chevalier Temple (3) ayant préféré les anciens aux modernes, dans ses œuvres mêlées, et ayant allégué deux pièces comme des chefs-d'œuvres de l'antiquité, savoir les fables d'Esope et les lettres du tyran Phalaris, Mons. Bentley (très-savant homme, fort connu par d'autres ouvrages, et dont nous aurons bientôt les notes sur Callimachus, avec celles de Mons. de Spanheim et de Mons. Grævius) va faire une dissertation, à la prière de quelque ami, pour prouver que les fables que nous avons n'ont pas été mises par écrit par Esope, et que les lettres de Phalaris sont supposées ou feintes, et ont été faites *a Græculo quodam* : c'est de quoi je n'ai jamais douté. Quand les œuvres mêlées de Mons. Tem-

(1) Guillaume Sherlock, savant théologien anglais, né en 1641, mort en 1707.

(2) Jean Norris, théologien anglais, né en 1657, à Collingborne-Kingston, dans le Wiltshire, mort en 1711.

(3) Guillaume Temple, homme d'Etat et écrivain distingué, né à Londres en 1628, mort en 1698.

Digitized by Google

ple avoient paru, les libraires de Londres furent étonnés de voir que quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe cherchoient les lettres de Phalaris, ce qui en produisit une nouvelle édition (1).

Le R. P. Jean Mabillon ayant copié du monastère de S. Amand des Pays-Bas, des vieux vers teutoniques faits à la louange d'un roi Louis pour avoir vaincu les Normans l'an 883, Mons. Schilter (2) les a publiés à Strasbourg avec une explication et des notes. Cela me donne occasion de revenir au Glossaire saxon de mon ami, et de supplier Mons. d'Avranches par votre intercession de lui faire communiquer quelque petit échantillon des restes de la langue saxonne *in litore saxonico*. Un échantillon suffit, car il est à souhaiter qu'il publie le reste lui-même dans les antiquités de Caen. Je suis ravi non seulement qu'il approuve ma conjecture sur l'étymologie de *Germani*, mais encore qu'en montant plus haut, il donne justement dans mon sens. Car j'ai déjà écrit à deux ou trois amis, il y a déjà quelques années, que je crois non seulement que les *Germains* viennent des Herminons aux Hermins, mais encore que ces peuples ont apparemment leur nom d'un ancien prince ou héros nommé *Irmin*, ce qui est la même chose qu'Arminius ou Herman : l'Arminius contemporain d'Auguste ayant le même

(1) Richard Bentley, critique célèbre, né en 1661, à Oulton, au comté d'York, et mort en 1742, écrivit une dissertation contre l'authenticité des *Fables d'Esope* et des *Épîtres de Phalaris*. Son Callimaque parut à Londres, en 1741, in-8.

(2) Jean Schilter, jurisconsulte, né en 1632, à Pegan, dans la Saxe, mourut à Strasbourg, le 14 mai 1705.

Digitized by Google

nom avec le plus ancien Irmin. Et aux noms propres allégués par Mons. d'Avranches, j'ajoute le célèbre *Arminsul* mentionné dans l'histoire de Charlemagne ; c'est-à-dire la colonne de l'idole *Irmin.* Car *sul*, ou *seul* est colonne, en allemand. Cette colonne (mais sans l'idole) se montre encore dans l'Église cathédrale de Hildesheim. Meibomius en fit autrefois un livre exprès. On dit que la figure de l'idole représentoit un dieu de guerre; et, en effet, *heer* est armée, ou chez les anciens Teutons *hari*, d'où vient *hariban*, c'est-à-dire, comme je crois, *clameurs de haro*, car *ban* est l'appel (*citatio*), ce qui ne veut dire autre chose que la convocation ou proclamation générale pour se trouver à l'armée, dont votre *arrière-ban* a été fait par corruption. Or, *heer* (dis-je) est l'armée ou *hari* ; Αρης, *Mars* ; *wehr*, arma ; *werre*, guerre, *aut de genere militari.* Cela n'empêche point le rapport d'Irmin à Hermes (Mercure), que notre illustre prélat a remarqué. Seulement, il y a lieu de croire que, chez les Germains, Mars et Mercure étoient confondus, ces peuples n'estimant que les armes, comme encore *Wodan* et *Odin* des Saxons répond, sans doute, le plus à Mercure ; cependant, c'étoit encore un grand guerrier, quoique cru magicien en même temps. Lorsque Mons. Eggeling (1) à Brême, publia son étymologie des Germains tirée *a Germanis fatribus*, dans une dissertation exprès, je lui envoya la mienne des *Herminons*

(1) Jean-Henri Eggeling, célèbre antiquaire, né à Bremen (Hanovre), le 23 mai 1639, mort le 15 février 1713. Il a publié *de Miscellaneis Germaniæ Antiquitatibus dissertationes*, 1694-1700,

et de l'ancien héros *Irmin*, dont ma lettre parloit fort au long. Je la communiquai aussi à un ami qui fait un journal en langue allemande. J'ajouterai encore ce que je remarquai dès lors, que ce prince *Irmin* ou *Hermin*, paroit être marqué par Tacite comme fils de Man, et petit-fils de Tuiston, puisqu'il dit assez clairement que les Ingevons, Herminons et Istavons ont eu leur nom des noms des trois fils de Mannus. Il semble que les *Hermunduri* ont gardé particulièrement ce nom, et que peut-être la termination *duri* ne sera autre chose qu'une corruption d'*Hermaüner*, comme *Allemand* au lieu d'*Alleman*, comme *winnen*, et *winden*, *ban* et *band*, (ban, banni, bandito, ita) etc., sont la même chose. Je crois de vous avoir écrit un mot de mon étymologie, il y a quelques années, lorsque M. Eggeling produisit la sienne, dont je fis mention: mais je ne sais si je suis venu alors à vous particulariser mes opinions. Cependant, je suis le plus content du monde de voir non seulement qu'un aussi grand homme que M. d'Avranches approuve mes sentiments, mais aussi qu'il est tombé de lui-même sur ce que j'avois pensé d'*Herman* ou *Irmin*. Peut-être que les raisons que je viens d'alléguer l'y fortifieront encore davantage.

Je ne manquerai pas (quand j'aurai quelque loisir) de marquer quelques particularités sur ce que M. des Cartes a pris des autres sans faire semblant de rien, pour servir d'un petit supplément à ce que M. d'Avranches a déjà remarqué. Vous aurez la bonté, Monsieur, de lui marquer que ce n'est pas moi, mais un ami

nommé *Meierus*, qui travaille au Glossaire saxonique, à ma persuasion.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEIBNIZ.

P. S. Je ne sais si je n'abuse trop de vos bontés en vous suppliant d'*envoyer le papier ci-joint à Paris*, mais sans marquer qu'il vous vient de moi. Vous pourrez dire que celui qui l'a écrit est un ami de M. de Spanheim, comme il l'est effectivement. On l'a adressé à moi, parce que j'ai des connoissances avec Messieurs de l'Académie royale. Mais j'ai mes raisons pour ne pas leur vouloir demander quelque chose de cette nature. Ainsi, Monsieur, si quelqu'un de vos amis (qui ne doit rien savoir de moi) vouloit avoir la bonté de demander en votre nom quelque éclaircissement de Messieurs Cassini (1) et de la Hirre (2), vous m'obligeriez particulièrement et Mons. de Spanheim aussi.

Un savant homme, à Berlin, veut donner au public les œuvres de J. Michel Brutus (3), savant italien du

(1) Jean-Dominique Cassini, célèbre astronome, né à Perinaldo, au comté de Nice, le 8 juin 1625, mort le 21 avril 1712.

(2) Philippe de La Hire, savant géomètre, né à Paris en 1640, mort le 21 avril 1719.

(3) Jean-Michel Bruto ou Bruti, humaniste, né à Venise, vers 1515, mort sur la fin du XVIe siècle, en Transylvanie.

Digitized by Google

siècle passé, qu'il a ramassés; ce Brutus écrivoit purement en latin.

Monsieur Hartman (1), professeur à Konisberg, dans la Prusse, va publier un livre intitulé : *Histoire des Antiquités apostoliques*; le sujet est beau, et j'espère qu'il sera bien traité.

J'ai encore une prière à vous faire. Un de mes amis qui a fait des grandes recherches sur la langue slavonne, souhaite fort d'apprendre des particularités d'un livre intitulé : *Adami Bohortz Horæ Arcticæ de antiqua lingua Carnjolana* (2). Je sais que ce livre est imprimé, il y a longtemps, mais je ne le saurois déterrer. Je voudrois savoir si on le peut trouver dans la Bibliothèque du Roi, ou ailleurs.

Voyant que M. Fabretti vous écrit en ces termes : *Quam plurimas ex Etrucis inscriptionibus typis mandare neglexi, ne damno meo aliorum ingenia torqueantur*, il me semble qu'il seroit à propos de le prier ou de les donner au public, ou de les vous communiquer, pour en faire part aux curieux, car on pourroit trouver un jour des lumières là-dessus, et il est juste qu'on conserve encore ces anciens restes d'un peuple fameux.

(1) Jacques Hartmann publia, en 1699, à Berlin, un vol. in-4 *de Rebus gestis Christianorum sub Apostolis Commentarius.*

(2) L'ouvrage d'Alam Bohorizh est intitulé : *Arcticæ horulæ succisivæ de latino-carniolana litteratura*, etc. Witenbergæ, 1584, in-8. C'est un livre très rare. Voir le *Manuel du libraire*, par M. Brunet, édit. de 1842, tom. I, pag. 393.

Digitized by Google

VIII.

Hanover, $\frac{4}{14}$ mai 1698.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, du soin que vous avez pris tant pour m'avertir du traité de M. le président Boisot, que pour le disposer à continuer de m'être favorable, comme vous l'aviez disposé à l'être d'abord. La cause que je n'avois point encore profité de ses premières offres a été que, par je ne sais quel accident, la liste qu'il m'avoit envoyée, s'étoit égarée dans le tas immense de mes papiers. L'espérance de la retrouver m'avoit fait différer d'avouer la faute, et de le supplier d'une nouvelle copie de cette liste. Mais le temps pressant maintenant, je lui ai fait aveu de ce malheur, disant que je ne sais point si je dois oser le

supplier de pousser sa bonté jusqu'à me l'envoyer de nouveau. J'ajoute que je me souvenois que la plupart des pièces m'avoient paru dignes d'être obtenues, mais que je ne les avois voulu demander qu'à condition de pouvoir faire moi-même la dépense des copies ; ou bien, en cas qu'on eût manqué des personnes propres à les faire, que j'aurois souhaité d'obtenir pour quelque temps ces deux tomes où ces pièces se trouvent, et qu'on auroit pu prendre des mesures très-sûres, maintenant que la paix est faite, pour les faire passer à Bâle, et de là à Francfort ; et j'aurois voulu donner toutes les assurances nécessaires pour ne faire point douter d'une exacte restitution ; mais je ne savois présentement s'il m'étoit encore permis de former ces sortes de souhaits, et d'en espérer quelque succès ; mais qu'en ce cas, mon obligation en seroit plus grande, et que le public en seroit autant plus redevable à Mons. le président, et à la mémoire illustre de feu Monsieur l'abbé, son frère, et enfin que j'attendrois sa décision. J'ai jugé à propos et plus conforme à la civilité de lui écrire ces choses moi-même, mais je vous supplie, Monsieur, de les appuyer.

L'erreur sur le pur amour paroît être un mésentendu, qui, comme je vous ai déjà dit, Monsieur, vient peut-

(1) En marge de ces pages : Pour mieux appuyer mes souhaits auprès de M. le président Boisot, il est bon de le faire souvenir qu'on a publié que feu M. son frère en avoit communiqué des belles pièces, et qu'il est à souhaiter que cela se vérifie au moins après sa mort, *tanquam ex ultima voluntate.*

être de ce qu'on ne s'est pas attaché à bien former les définitions des termes. *Aimer* véritablement, ou d'une manière désintéressée, n'est autre chose que d'être porté à trouver du plaisir dans les perfections ou dans la félicité de l'objet, et par conséquent à trouver de la douleur dans ce qui peut être contraire à ses perfections, sans les sentir, comme seroit, par exemple, un beau tableau. Celui qui trouve du plaisir à le contempler, et qui trouveroit de la douleur à le voir gâter, quand il appartiendroit même à un autre, l'aimeroit, pour ainsi dire, d'un amour désintéressé : ce que ne feroit pas celui qui auroit seulement en vue de gagner en le vendant, ou de s'attirer de l'applaudissement en le faisant voir, sans se soucier, au reste, qu'on le gâte ou non, quand il ne sera plus à lui. Cela fait voir qu'on ne sauroit ôter le plaisir et la pratique à l'amour, et que Mons. des Préaux a eu également raison, dans ses beaux vers dont vous m'avez fait part, de recommander l'importance de l'amour divin, et d'empêcher qu'on ne se forme un amour chimérique et sans effet. J'ai expliqué ma définition dans la préface de mon *Codex diplomaticus juris gentium* (publié avant la naissance de ces nouvelles disputes) parce que j'en avois besoin pour donner la définition de la *justice*, laquelle, à mon avis, n'est autre chose que la charité réglée suivant la sagesse ; or, la charité étant une bienveillance universelle, et la *bienveillance* étant une habitude d'aimer, il était nécessaire de définir ce que c'est qu'aimer. Et puisque aimer est avoir un sentiment qui fait trouver du plaisir dans ce qui convient à

Digitized by Google

la felicité de l'objet aimé, et que la sagesse qui fait la règle de la justice n'est autre chose que la science de la félicité; je faisois voir par cette analyse que la félicité est le fondement de la justice, et que ceux qui voudroient donner les véritables éléments de la jurisprudence, que je ne trouve pas encore écrits comme il faut, devroient commencer par l'établissement de la science de la félicité, qui ne paroît pas encore bien fixée non plus, quoique les livres de morale soient pleins des discours de la béatitude ou du souverain bien.

Comme le plaisir, qui n'est autre chose que le sentiment de quelque perfection, est un des principaux points de la félicité, laquelle consiste dans un état durable de ce qu'il faut pour goûter du plaisir, il seroit à souhaiter que la science des plaisirs que feu M. Lantin méditoit, eût été achevée, et il seroit bon au moins de pouvoir obtenir l'œconomie de son projet; mais il seroit encore mieux si on pouvoit obtenir ses recueils et ses réflexions sur cette matière. Je l'ai souvent fait sommer autrefois par feu M. l'abbé Foucher, comme je faisois aussi la guerre à feu Mons. Justel (1), de ce qu'il laissoit mourir son beau dessein des commodités de la vie. S'il est à désirer que des excellents hommes prennent soin de conserver leurs pensées, il seroit encore plus à

(1) Henri Justel, secrétaire du roi, né à Paris en 1620, mort le 24 sept. 1693. Ancillon, *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres* (Amsterdam, 1709, in-12), écrit aussi que Justel travaillait à un livre *sur les commodités de la vie*; il n'a pas été publié.

Digitized by Google

souhaiter qu'on y prît part pour faciliter leurs desseins. Mais *id populus curat scilicet*. Il est vrai que lorsque des grands princes et leurs ministres tournent ces pensées encore du côté des sciences, comme on fait en France, on fait réussir quantité de belles choses qui, sans cela, auroient été perdues pour le genre humain. Mais on ne sauroit empêcher qu'il n'échappe toujours quelque chose, d'autant que le public n'en est pas toujours assez informé.

Entre vous, Monsieur, je vous laisse à juger si ce que je viens de vous écrire ne pouvoit être envoyé à Mons. l'abbé Bourdelot, pour être communiqué à Mons. le président Cousin, mais il seroit bon que cela ne se fît que comme de vous. Il suffiroit de ne mettre mon nom que par des initielles (*sic*) comme par exemple, extraits de la lettre de M. D. L. à Mons. l'abbé Nicaise, touchant l'amour désintéressé et les fondements de la justice.

Si M. Bayle (1) est réconcilié avec M. Jurieu (2), j'en suis bien aise : il pourra travailler désormais avec plus de liberté aux choses utiles.

J'ai envoyé la lettre du R. P. Bonjour (3) à Mons.

(1) Pierre Bayle, né au Carlat, le 18 nov. 1647, mort le 28 déc. 1706.

(2) Pierre Jurieu, fameux ministre protestant, né à Mer, au diocèse de Blois, le 24 déc. 1637, mort à Rotterdam, le 11 janv. 1713. Il eut de très vifs démêlés avec Bayle, Basnage de Beauval et Saurin, ses confrères.

(3) Guillaume Bonjour, religieux Augustinien, né à Toulouse, en 1670, mourut en 1714, aux missions dans le Yun-Nan ; il était âgé de vingt-huit ans, quand Leibniz écrivait cette lettre.

Ludolfi (1), mais je la trouve trop courte. Il pourroit bien lui écrire dorénavant en françois et plus amplement; les savants hommes ne se doivent point écrire des lettres vides. Et je voudrois qu'il se fût expliqué un peu sur les difficultés que Mons. Ludolfi trouvoit dans son système, et qu'il lui eût fait quelque détail de son dessein, pour mieux profiter de son jugement; car, quelque habile que soit le P. Bonjour, il est jeune, et cela veut dire que le jugement d'un excellent homme avancé en âge lui sera toujours utile. A quelle langue croit-il que l'ancienne égyptienne se rapporte le plus?

Mons. l'évêque de Strasbourg (2) m'a fait tenir enfin le livre traduit d'espagnol par un théologien de son diocèse. Ce sont des lettres que le fiscal Vargas (depuis ambassadeur de Philippe II à Rome), et quelques théologiens espagnols ont écrites de Trente, où le Concile et les légats du pape ne sont pas fort avantageusement représentés. Cette version est angloise, mais il en paroîtra bientôt une françoise, et même on fera imprimer aussi l'original espagnol (3).

(1) Job Ludolf, orientaliste, né à Erfurth, en 1625, mort en 1704, se distingua surtout par ses travaux sur la langue éthiopienne.

(2) Guillaume de Furstemberg, nommé évêque en 1663, cardinal en 1686, et mort le 10 avril 1704. Voyez Guarnacci, *Hist. Pontific. Roman. et Cardinal.*, tom. I.

(3) Le jurisconsulte François Vargas était né vers 1560. *Ses Lettres et Mémoires touchant le Concile de Trente* furent traduits en français, avec des remarques par Michel Levassor; Amst., 1694, 1699, 1700 et 1720, in 8. Voir dans les *Mémoires de Trévoux* (1702,

Ces lettres justifient extrêmement ce que Fra Paolo a écrit, et font voir que le cardinal Pallavicini (1) ne l'a pas bien réfuté. Cela étant, la France est fort à louer de n'avoir pas encore reconnu ce Concile pour véritablement œcuménique ; et elle fera bien, sans doute, de s'en garder encore dorénavant, pour ne point faire préjudice à l'autorité même de l'Eglise et des Conciles, en voulant qu'un Concile de contrebande passe pour bon (2).

Le R. P. Bouvet m'a envoyé son livre qui contient le pourtrait des monarques de la Chine, et je lui ai envoyé

août, p. 276-295) des remarques sur ces *Lettres*. On ne peut s'étonner assez de la facilité avec laquelle un homme de la portée de Leibniz, se contente de Vargas et de l'apostat Sarpi, contre une autorité aussi respectable que celle du cardinal Pallavicino. Qui ne sait que Pierre Sarpi, de l'Ordre des Servites, plus connu sous le nom de *Paul*, qu'il prit en religion, d'où vint qu'on l'appela *Fra Paolo* (frère Paul), se rendit indigne de l'habit monacal, se mit honteusement à la solde de la République de Venise, dont il était le théologien, et porte toute son affection vers le Calvinisme ? Il entra, on le sait, dans tous les projets des protestants, sous Louis XIII. Ce moine apostat était né à Venise en 1552, et mourut le 14 janvier 1623. Il avait le projet d'introduire le Protestantisme dans sa patrie. Voir là-dessus le livre des *Jésuites, par un jésuite* (le P. Cahour).

(1) Sfozza Pallavicino, né à Rome en 1607, mort le 5 juin 1667, publia en 1656-57, en 2 vol. in-fol. son *Istoria del Concilio di Trento*, ouvrage d'une conscience et d'une exactitude remarquables.

(2) Leibniz confondait l'autorité ecclésiastique avec l'autorité laïque, et imputait à celle-là les mérites de celle-ci. Le Concile de Trente a toujours fait loi en France, et a toujours été obéi comme

des questions pour la Chine, auxquelles il m'a promis des solutions (1).

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

Le jugement de M. d'Avranches sur ma réponse à M. Regis (2) me donne beaucoup de contentement : *Sufficit talibus placuisse.* Les bons Cartésiens, tels qu'ils sont vulgairement, n'ont pas grand sujet de se vanter de leur grimoire. Les vers de M. Boileau me plaisent toujours beaucoup.

Nous avons aussi des reliques à Hanover, et d'aussi bonnes qu'il y en ait en Europe. Dernièrement on en a fait imprimer un catalogue ; quelques-unes ont été apportées du Levant, il y a plus des siècles. Il me semble qu'on prend à tâche à présent de mortifier les

concile général. Il y a des coreligionnaires de Leibniz, tels que l'historien Berlinois Ranke, qui sont loin de parler du Concile de Trente avec ces préventions et, on peut dire, cette injustice.

(1) Le P. Bouvet, jésuite, né au Mans, était un de ceux que Colbert avait envoyés en Chine, à ses frais, en 1685 ; ce Religieux mourut à Pékin, le 28 juin 1732. Leibniz traduisit en latin, et publia en 1699, le portrait historique de l'empereur de la Chine, Kang-Hi, que le P. Bouvet avait fait publier à Paris en 1697, in-12.

(2) Pierre-Silvain Regis, philosophe cartésien, né en 1632, à la Salvetat de Blanquefort, dans l'Agenois, mort à Paris, le 11 janv. 1707.

Jésuites, en France. Chacun à son tour. Mes vers à Mme de Scudéri (1) n'étoient point sur l'amour désintéressé.

(1) Magdeleine de Scudéri, femme poète romancier, né au Hâvre en 1607, morte en 1721.

Digitized by Google

IX.

Hanover, ce 24 juin 1698.

MONSIEUR,

Vous aurez reçu ma dernière, à laquelle je me rapporte, et vous dirai cependant que j'ai publié, ce printemps, la chronique d'*Albericus monachus trium Fontium* (1), citée si souvent par Messieurs du Chêne (2),

(2) Albéric, Religieux du monastère des Trois-Fontaines (diocèse de Châlons-sur-Marne), historien et poète du XIIIe siècle. Sa *Chronique* s'étend depuis le commencement du monde jusqu'en 1241.

(3) André Duchesne, historien géographe, né à Ile-Bouchard, en Touraine, l'an 1584, mort en 1640.

Digitized by Google

Le Mire (1), Blondel (2), Chiflet (3), et qui contient tant de belles notices généalogiques. Comme j'en ai eu un vieux exemplaire manuscrit, en parchemin, assez bon, et un autre moderne de la bibliothèque de Wolfenbutel, quoique imparfait, j'en ai pu donner une édition passable ; et j'espère que les curieux m'en sauront quelque gré, parce que autrement cet ouvrage seroit peut-être encore demeuré enseveli assez longtemps.

Il y en avoit un exemplaire dans la bibliothèque des Jésuites du Collége de Clermont, mais il était aussi imparfait que celui de Wolfenbutel, à ce que le R. P. Hardouin me fit dire.

Ce qui m'engage, Monsieur, à vous écrire présentement, est la lettre de Monsieur Ludolphi, par laquelle il répond à celle du R. P. Bonjour, que je vous envoie ici jointe, vous suppliant de la faire tenir. On feroit fort bien de faire envoyer à Mons. Ludolphi l'exemplaire Œthiopique qu'il demande, car il n'y a personne qui en puisse faire un meilleur usage que lui ; et j'ose joindre mes prières aux siennes, ayant eu autrefois l'honneur de faire la révérence à l'Eminentissime cardinal Casanata (4), et l'ayant trouvé extrêmement porté à favoriser les connaissances utiles.

(1) Auberi Le Mire, en latin *Miræus*, laborieux compilateur, né le 30 octobre 1573 à Bruxelles, mort le 19 octobre 1640.

(2) David Blondel, ministre protestant, né à Châlons-sur-Marne, en 1591, mort le 6 avril 1655.

(3) Pierre-Fr. Chiflet, jésuite, né à Besançon, en 1592, mort le 5 oct. 1682.

(4) Jérôme Casanate, né à Naples, le 13 juin 1620, mort le 13

Notre savant ami Monsieur Morel a fait une chute en revenant de la foire de Leipzig, qui l'empêche de se servir de la main pour écrire; on espère pourtant, à ce qu'il m'a fait dire, que ce sera sans suite.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

mars 1700, est un des plus remarquables exemples de la protection accordée aux lettres par les membres du clergé. Le cardinal Casanate avait été préfet de la Bibliothèque du Vatican : il possédait lui-même une riche bibliothèque, dont il enrichit les Dominicains du couvent de la Minerve, à condition qu'ils la rendraient publique et la desserviraient ; il ajouta à ce don un revenu de 4,000 écus romains.

Digitized by Google

X.

Hanover, ce 23 décembre
vieux style 1698.

Monsieur,

Je ne sais par quel malheur celle que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le président Boissot (*sic*), n'est pas venue jusqu'à moi. Quand il me fera la grâce de m'envoyer ce catalogue qu'il me fait espérer, je vous supplie de le bien recommander à Paris, afin que M. Brosseau le reçoive.

Je n'ai garde de décider dans la controverse qui est entre M. de Meaux et Mons. de Cambrai, n'ayant lu que peu de pièces de ce procès. Cependant, je suis prévenu pour deux choses : l'une est l'exactitude de M. de Meaux, l'autre est l'innocence de Mons. de Cambrai, et je les croirai jusqu'à ce que je sois forcé par

Digitized by Google

des bonnes preuves de croire que le premier s'est trompé dans la doctrine, ou que le second a manqué du côté de la bonne foi. Comme j'ai de la passion pour la gloire de M. de Meaux, j'ai aussi ce penchant ordinaire à ceux qui sont d'un bon naturel, de souhaiter qu'on épargne les malheureux autant qu'il est possible. C'est ce qui fait que je n'aime point les satyres qui déchirent un homme dont la méchanceté n'est pas bien avérée. J'ai vu un dialogue intitulé : *Les Adieux de Nicodème, solliciteur en Cour de Rome pour Madame Guyon et son compère Bonnefoy*, où les choses me paroissent outrées et traitées peu délicatement. Selon les apparences, Mad. Guyon est une orgueilleuse visionnaire, et on ne doit point confondre sa cause avec celle de Mons. de Cambrai, quoique ce prélat ait été trompé par son air de spiritualité (1).

Je vous remercie fort, Monsieur, de la communication de la lettre de votre savant ami de Rome, où il ne marque pas seulement les nouveaux livres de conséquence, mais en marque aussi le but et en juge fort solidement. Ce livre de la poésie italienne de M. Crescimbeni (2) et celui *delle Masnade* de M. Fontanini (3) sont fort à mon gré.

(1) On peut voir, dans l'histoire de Bossuet et dans celle de Fénelon, par le cardinal de Baussel, un lumineux exposé de toute l'affaire dont Leibniz dit ici quelques mots.

(2) Jean-Marie Crescimbeni, littérateur et poète italien, né à Macerata, le 9 oct. 1662, mort le 8 mai 1728, a publié, entre autres livres, une *Istoria della Volgar Poesia*; Rome, 1698, in-4.

(3) Juste Fontanini, évêque d'Ancyre, littérateur, antiquaire

Mons. Hofman (1) de Bâle n'est point eontent de l'édition de Hollande de son Dictionnaire, et il en prépare une autre qui sera apparemment préférable, non pas pour la beauté de l'impression, mais par les choses.

M. Chapuzeau, qui demeure à Zell (2), travaille fort et ferme au sien, où il redressera (suivant son projet) les fautes de Moréri (3), retranchera les inutilités et les

et critique, né le 30 oct. 1666, à Saint-Daniel, dans le Frioul, mort le 17 avril 1736, publia, en 1698, son livre *delle Masnade ed altri servi secondo l'uso de' Longobardi*; Venise, in-4.

(1) Jean-Jacques Hoffmann, né à Bâle en 1635, mort le 10 mai 1706, auteur du *Lexicon universale, historico-geographico-chronologico-poetico-philologic.*; Basil., 1677 et 1683, 4 in-fol.

(2) Samuel Chappuzeau, né à Paris, et qui séjourna à Lyon dès l'an 1651 à peu près, mourut à Zell, le 31 août 1701. Nous lui avons consacré un chapitre dans nos *Etudes sur les historiens du Lyonnais*, 1re série. p. 114-124; Lyon, 1839, in-8. Chappuzeau publia, en 1694, à Zell, le *Dessein d'un nouveau Diction. hist, géogr. et philolog.*, auquel il travailla plus de quinze ans, mais qu'il ne put donner au public. On a de lui plusieurs pièces de théâtre; dans le *Riche vilain*, qui fut imprimé en 1663, il a mieux fait que Plaute et que Molière, sur un point délicat et connu. L'Avare de Plaute réclame la troisième main, *ostende etiam tertiam* (Aulular. act. IV, sc. 4); l'Harpagon de Molière demande *les autres*; Chappuzeau, plus heureux, fait dire à son Avare :

Çà, montre-moi ta main,
— Tenez. — L'autre. — Tenez; voyez jusqu'à demain.
— L'autre. — Allez la chercher; en ai-je une douzaine?

(3) Louis Moréri, né à Bargemont, le 25 mars 1643, mort à Paris, le 10 juillet 1680, auteur d'un *Dictionnaire historique* très

choses odieuses, et suppléera une infinité de manquements. Le Père Coronelli (1) promet aussi un tel Dictionnaire en italien, qui sera apparemment une traduction de Moréri retouchée.

Il y a un professeur en théologie, à Leipzig, Mons. Ittigius (2), savant dans l'histoire ecclésiastique, qui a donné un livre de *Hæresibus ævi Apostolici*, et qui vient de publier des écrits de quelques Pères apostoliques, comme Ignace, Polycarpe, etc.

La version françoise des mémoires de Vargas, touchant le Concile de Trente, paroît après l'angloise : je crois qu'on n'a pas sujet de douter de la bonne foi des interprètes. Ces pièces, jointes à d'autres, pourroient servir à l'histoire de Fra Paolo, et Mons. Amelot de la Houssaye (3) le pourroit faire mieux que personne, comme M. d'Avranches juge avec raison, pourvu qu'il soit permis à M. Amelot de dire ses sentiments avec la liberté qui est nécessaire. M. de Spanheim est infiniment ravi de voir M. d'Avranches, à Paris. Je ne sais par quelle négligence des libraires, il

connu, et que la *Biographie universelle* de Michaud, dans ses vastes dimensions, a eu le tort de ne pas rendre inutile.

(1) Marc-Vincent Coronelli, géographe, de l'Ordre des Minimes, né à Venise, mort au mois de décembre 1718.

(2) Thomas Illig, théologien protestant, né à Leipzig, le 30 octobre 1643; mort le 2 avril 1710.

(3) Abraham Nicolas Amelot de la Houssaye, né à Orléans, au mois de février 1634, mort à Paris, le 8 décembre 1706. Il traduisit l'*Histoire du Concile de Trente* par Fra Paolo, sur la version latine, et déjà peu fidèle, de Newton.

Digitized by Google

arrive que ce que je donne au public, ne passe point en France : il faudra que j'y mette ordre.

Je suis bien aise que le P. Dom Pezron travaille sur la langue celtique et sur les origines des nations. Mon opinion a toujours été que c'est par les langues qu'il faut connoître les connexions des peuples. Je trouve que la langue des Bretons, ou Arémoriques, est moitié allemande, et qu'ainsi l'ancienne gauloise le devoit être aussi. Mais j'ai perdu mon latin en cherchant à quoi se rapporte la langue des Basques. — J'ai ouï dire que M. de la Loubère (1) a la curiosité de vouloir approfondir cette langue : je lui en ai parlé autrefois. S'il en a le loisir, il y pourroit réussir, à cause de sa pénétration.

Vous m'avez parlé un jour, Monsieur, d'un savant qui vouloit écrire de la critique des diplomes. C'est une matière de conséquence et qui mérite d'être éclaircie de plus en plus.

Mons. de Spanheim vient aussi de m'envoyer une lettre pour Monsieur Morel, que j'aurai soin de lui faire tenir aussi. Je m'étonne qu'on ne parle plus des lettres de Peiresc (2).

On a fait un livre en Angleterre contre une armée

(1) Sim. de Laloubère, voyageur, diplomate et littérateur, né à Toulouse en 1642, mort en 1729.

(2) Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, né à Aix en Provence, le 1er décembre 1580 ; mort le 24 juin 1637. Il fut le protecteur, l'ami et le correspondant d'un grand nombre de savants. On a publié de lui un certain nombre de lettres, mais il en est encore d'inédites, notamment à la Bibliothèque d'Aix.

Digitized by Google

sur pied, ou *militem perpetuum*, où, par l'histoire et par la raison, on en veut faire connoître le danger. Mais je me suis mis à rire, quand j'ai vu qu'il y a sur le titre qu'une telle armée sera cause du papisme, paganisme, mahométisme et athéisme.

Un certain auteur ayant fait avec succès *Esope aux eaux de Tunbridge*, où le gouvernement est raillé avec assez d'adresse, on a vu paroître incontinent après une infinité d'autres Esopes de peu de conséquence.

Je vous souhaite toute sorte de bonheur pour l'année nouvelle et beaucoup d'autres, et suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

Je ne sais si je vous ai mandé que M. Ludovici, professeur à Hall, publiera des Lettres non imprimées de Languet, votre compatriote, avec sa vie faite par M. de la Marre, et y joindre le pourtrait de l'auteur (1).

(1) Godefoi Ludovici, ou Ludwig, philologue allemand, né le 26 oct. 1670, à Baruth, dans la Haute Lusace, mort le 21 avril 1724. Il publia, en 1700, *Huberti Langueti Vita*, in-12, sans y mettre le nom de l'auteur, Philibert de la Mare, savant littérateur, né à Dijon, le 11 décembre 1615, et mort le 16 mai 1687. Voir la *Biogr. univ.*

XI.

Hanover — $\frac{6}{16}$ août 1699.

Monsieur,

Vous me prenez pour un homme bien négligent, si vous me croyez capable d'égarer trois fois une chose que je n'ai reçu (*sic*) qu'une seule fois. Je ne sais par quelle fatalité le paquet que vous avez recommandé à Mons. Brosseau ne m'a pas été rendu. Il est sûr, au moins, que je n'ai jamais vu ce dernier mémoire que votre bonté et la faveur de Mons. le président Boisot me destinoient pour une seconde fois. J'en ai écrit à Mons. Brosseau, mais je n'espère point qu'il se puisse se souvenir à qui il l'a donné.

Digitized by Google

Je suis bien fâché de la mort du P. Pagi (1), mais consolé de l'espérance que vous me donnez, Monsieur, que son ouvrage paroîtra. J'ai vu dernièrement, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, la lettre qu'il vous avoit écrite comme aussi celle de M. l'abbé de la Charmoye (2). Les généalogies des Maisons souveraines au moins sont presque aussi importantes que la chronologie, parce qu'elles font connoître les changements des Etats qui ont passé d'une famille à l'autre, et fondent souvent les droits et prétention des princes, au lieu que la chronologie portée à la précision (l'Histoire Sainte mise à part) ne sert guère qu'à vérifier les dates des titres. Cependant, j'ai bien travaillé aussi sur celle du IXe et Xe siècle, l'Histoire de Bronsvic m'y ayant obligé, et je conviens en certaines choses avec ce que le P. Pagi a observé.

La réponse du P. Bonjour à Mons. Ludolfi m'a paru si sèche et si vide de réalités, que je ne vois pas qu'il ait fourni à M. Ludolfi aucun sujet d'y répliquer. Ce n'est pas au moins ma coutume d'écrire de telles lettres, et je ne perds pas volontiers l'occasion d'apprendre quelque chose.

Si le P. Bonjour pouvoit soutenir le calcul vulgaire contre les LXX, ce seroit aux dépens de la religion,

(1) Antoine Pagi, savant Cordelier, né à Rogne en Provence, le 31 mars 1624; mort à Aix, le 7 juin 1699. On connaît surtout de lui sa *Critique des Annales* du cardinal Baronius..

(2) Il y a de cet abbé quelques lettres dans le *Journal des Savants*. On peut voir son nom à la *Table*.

car j'ai toujours jugé que M. l'abbé de la Charmoye avoit raison de croire que la chronologie des Chinois (pour ne rien dire d'autres arguments) nous oblige de reculer l'antiquité des temps. Feu M. d'Irois (1), théologien de M. le cardinal d'Estrée, qui a fait un livre pour la sainte Ecriture, me disoit à Rome que si, par malheur ou par bonheur, il se trouvoit un jour par des histoires vérifiées de quelque peuple, que le monde est plus ancien que les LXX mêmes ne semblent le dire, on pourroit pourtant toujours soutenir la vérité de la religion, parce qu'il n'est point dit que ceux que Moïse nomme, aient été engendrés les uns des autres immédiatement; mais je n'appréhende point que nous soyons réduits à une si fâcheuse excuse, et les LXX nous peuvent suffire,

Si le cardinal Noris *gode il papato*, *io godo il cardinalato*, et m'imagine d'être aussi heureux que qui que ce soit.

Je n'ai point eu des nouvelles de M. Morel, depuis son usage des bains, mais j'en demanderai et pour vous et pour moi.

Mons. l'archevêque de Cambrai s'est mieux tiré d'affaire qu'il n'y étoit entré. Il en est sorti en habile homme, et il y étoit entré sans penser assez aux suites qu'elle pouvoit avoir. Dieu soit loué au moins que les journaux parlent enfin d'autre chose.

Savoir si on reprendra maintenant à Rome le procès intenté par les prélats de France contre le livre du

(1) François Diroys, docteur de Sorbonne, mort vers l'an 1691.

Digitized by Google

cardinal Sfondrati. Est-il vrai que le procès s'est réveillé entre les Jésuites et les autres missionnaires de la Chine, touchant les honneurs qu'on rend à Confucius? Autant que j'ai compris la chose, on fait un peu tort en cela à ces bons Pères. Et puisqu'on dresse des statues aux morts, quoique payens, on peut bien honorer aussi leur mémoire d'une autre manière, pourvu qu'on n'en attende point de secours. Il me semble que les Néophytes des Jésuites ne sont pas plus idolâtres en cela, que le poète italien qui sacrifioit tous les ans aux mânes de Catulle un exemplaire des épigrammes de Martial. Je voudrois que la morale pratique (1) des

(1) La Morale des Jésuites est surtout diffamée depuis les *Provinciales* de Pascal, œuvre de génie, tant qu'on voudra, mais œuvre de mensonge, et conséquemment d'une morale elle-même fort digne de réprobation. Qu'il y ait dans certains casuistes de cette Compagnie quelques décisions plus ou moins aventurées, comme dans le reste des casuistes, ce n'est point là ce qui constitue essentiellement la Morale de l'Ordre. Sauf les erreurs où tout homme peut tomber, le jésuite n'a d'autre morale que celle de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, par laquelle il est consacré prêtre et approuvé en tant que religieux. Que les doctrines des Jésuites aient été poursuivies par les Janséniste de Port-Royal et par leur habile secrétaire, qui jusque là avait passé plu de temps dans les plaisirs et les dissipations du monde que dans l'étude de la théologie, rien d'étonnant : ils ne trouvaient pas chez les écrivains de la Compagnie les doctrines flétries en eux par le Saint-Siége, et il fallait bien s'en prendre à quelqu'un. Mais comment Leibniz donne-t-il aussi tête baissée dans ces imputations du jansénisme? Les sermons du P. Bourdaloue seul renfer-

Pères fût aussi innocente en tout autre chose, et qu'ils fussent tous d'aussi honnêtes gens que quelques-uns d'entre eux que j'ai connus. Mais de vouloir que toute une communauté soit sans défauts, c'est trop demander, pourvu que les défauts n'y règnent point. Il semble que leur autorité a reçu quelque échec en France, et je le juge par ce que M. l'archevêque de Reims a fait. Mais ils sont comme cet Antée de la fable qui se relève plus fort. Ne savez-vous pas, Monsieur, qui sont maintenant ces arcboutants du parti de feu M. Arnaud? il faut que ce soient des gens zélés et de mérite qu'on doit estimer.

Je suis avec passion, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

ment plus de saine et salutaire morale que n'en pourra porter jamais la légion des écrivains, dont nous savons et voyons la vie austère, qui renouvellent chaque jour parmi nous les vieilles calomnies de Pascal; ces beaux esprits font les délicats en morale, et il faudrait, sans doute, dépasser la sévérité de l'Evangile pour la *sainteté du siècle*, comme a dit l'un d'eux.

XII

Hanover, ce 16 juin 1699.

La foudre du Vatican ayant grondé, et Mons. l'archevêque de Cambrai ayant écouté la décision du Pape avec tout le respect qu'il avoit promis, j'espère que dorénavant les habiles gens de France s'amuseront moins à ces controverses du Quiétisme et du pur amour. La Bulle du Pape (ou bref, si voulez), paroît assez raisonnable. On ne sauroit se dépouiller de la considération de son bien, mais si l'intérêt est pris pour le bien utile opposé au bien honnête et agréable, on peut se dépouiller de ce qui est intéressé. Ainsi, le véritable pur amour opposé à l'amour intéressé, dans ce sens et tel que je l'ai défini autrefois, subsiste tou-

jours. C'est lorsque le bien, bonheur, perfection d'autrui fait notre plaisir et bonheur, et est par conséquent désiré par lui-même, et non pas par raison de quelque profit qu'il nous porte.

Mais laissons là cette matière qui peut passer pour finie, si les gens se mettent à la raison, et parlons d'autre chose. Est-il vrai que Mons. d'Avranches quitte son diocèse et son évêché, pour être plus en repos à Paris? Je n'en suis point fâché, espérant que cela le fera vivre plus longtemps pour le bien public et pour l'honneur de la France.

Je vous remercie fort, Monsieur, de la copie de la lettre de M. l'abbé de la Charmoye. Son dessein d'éclaircir l'Histoire fabuleuse, pour en tirer la vérité, est difficile, mais d'autant plus grand et plus beau. Effectivement, j'ai toujours vu que la guerre des Titans, aussi bien que des Géants contre les Dieux, signifioit quelque irruption des peuples Celtiques ou Scythiques dans la Grèce et l'Asie, dont les anciens rois ont été pris depuis pour des dieux. Je me suis imaginé aussi que Prométhée (qui étoit du nombre des Titans) attaché au Mont Caucase signifioit les Scythes tenus en bride par des troupes postées aux portes Caspiennes. Cependant, il y a tant de contradictions dans l'histoire fabuleuse, et elle a été tellement gâtée par les libertés que les anciens y ont déjà prises, qu'il sera difficile de la débrouiller passablement. Je trouve aussi bien difficile d'expliquer la connexion entre les peuples et hommes dont Moïse fait mention, et entre ceux qui en sont aussi éloignés que les Celtes et les Scythes.

Cependant, je ne voudrois pas décourager ce savant homme. J'ai examiné autrefois la langue gauloise telle qu'elle s'est conservée encore chez les Bas-Bretons et dans le pays de Galles, et je la trouve demi-teutonique. Cela m'a fourni plusieurs remarques singulières. Par exemple, *aber* signifie la fin ou l'issue d'un fleuve, d'où vient *havre* aujourd'hui, car les havres naturels se forment le mieux par les embouchures des rivières. Mais la notion de l'issue est plus générale, et il en reste des traces dans l'allemand *abend*, qui signifie le *soir*; dans *ebbe*, qui signifie *reflux* ou *retour*; et dans *aber*, qui signifie *répétition*. De toutes les langues de l'Europe, il n'y en a point qui m'embarrasse plus que la Biscayenne, et je voudrois savoir le sentiment de M. l'abbé de la Charmoye là dessus. Je souhaiterois aussi des éclaircissements sur celle d'Irlande. Les langues sont le vrai moyen pour juger de l'origine des peuples. Supposé l'Histoire Sainte, on doit juger que les Teutons et Celtes sont venus de la Scythie. La La langue latine paroît être un mélange du celtique et du grec, et la grecque même a son fond des Scythes et des Celtes voisins, à quoi s'est joint depuis ce qu'elle a pris des Phéniciens. L'appellation de Celtes est commune aux Teutons et aux peuples compris entre le Rhin et les Pyrénées. J'appelle celtique, en matière d'étymologie, ce que le latin a de commun avec la teutonique; mais j'appelle plutôt scythique ce que nous avons de commun avec le grec ou avec le Sarmate.

Mons. Morel a été aux eaux chaudes de Topliz; je

ne sais s'il en est de retour. Il en espéroit de l'amendement pour être entièrement remis de son accident paralytique : je le souhaite de tout mon cœur.

Je n'ai pas vu la lettre que le R. P. Pagi vous avoit adressée, mais j'en ai vu des extraits : j'y trouve des belles choses. Sa remarque que, chez Beda (1), *ordinatio* signifie *désignation*, convient avec une remarque que j'ai faite sur les diplômes d'un empereur, où il compte *annos ordinationis* c'est-à-dire, *designationis* : c'est Henri IV (2), fameux par ses contestations avec le Pape Grégoire VII (3). J'ai aussi épluché un peu la chronologie des papes qui ont suivi de près Formosus, et je crois l'avoir débrouillée. Les temps qui regardent la mort de Berengarius (4), de Robert, roi de France, antagoniste de Charles-le-Simple, et les choses arrivées pour lors et un peu avant et après, me paroissent des plus confuses. Je voudrois bien savoir si le P. Pagi s'est s'est appliqué aussi à débrouiller les généalogies, ce qui n'est pas moins utile, en bien des rencontres, que la rectification de la chronologie.

Les lettres de Hubertus Languetus viennent enfin

(1) Le vénérable Bède, prêtre et historien anglo-saxon, né en 673, près de Wermouth, au diocèse de Durham; mort l'an 735.

(2) Henri IV, Empereur d'Allemagne, né en 1050, mort en 1106.

(3) Grégoire VII (Hildebrand), né à Soane, en Toscane, vers 1013, mort à Salerne, en 1805.

(4) Bérenger Ier, roi d'Italie, en 888, couronné empereur en 916, assassiné à Vérone, en 924.

de paroître par les soins de Mons. Ludovici, avec la taille-douce de ce célèbre Bourguignon, et sa vie tirée de celle de feu M. de la Mare.

N'aurons-nous pas bientôt les lettres qu'on avoit écrites à M. Peiresc?

Comment va la dispute entre le Père Alexandre Natalis (1) et le P. Daniel (2) sur la morale et la probabilité? Je ne sais si vous avez vu un livre latin intitulé : *Causa Arnaldina* (3); on y ressuscite des bonnes pièces du temps passé. Que fait le cardinal Noris?

Mons. Lyster (4), médecin anglais, excellent dans la connoissance de la nature, a donné en anglois une petite relation de son voyage de Paris avec le comte de Portland; on le traduira en françois. M. Wotton (5), qui a écrit très-bien en anglois sur les anciens et les modernes, a produit un passage notable du fameux Servetus (6), qui a été brûlé à Genève, par lequel on

(1) Alexandre (*Noel*), théologien, hist. eccl. de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Rouen, le 10 janvier 1639, mort à Paris, le 21 août 1724.

(2) Gabriel Daniel, né à Rouen, le 8 février 1649, mort le 23 juin 1728.

(3) *Causa Arnaldiana, seu Antonius Arnaldus a censura anno* 1656 *sub nomine Facultatis theologiæ parisiensis vulgata, vindicatus* (edente P. Quesnel); 1699, in-8.

(4) Martin Lister, né, vers 1638, à Radcliffe, au comté de Buckingham, mort le 2 février 1711. Son Voyage à Paris fut publié en 1698, in-8.

(5) Guill. Wotton, philologue et critique anglais, né à Wrentham, en 1666, mort. en 1726.

(6) Michel Servet, célèbre médecin anti-trinitaire, né à Ville-

voit que cet homme a eu quelque lumière sur la circulation du sang ; cela seul le devoit exempter du feu, s'il avoit eu affaire à des gens raisonnables et entendus.

Un des exemplaires de mon *Codex diplomaticus* avoit été destiné à M. d'Avranches, si je m'en souviens bien, mais je n'ai presque point eu de nouvelles des exemplaires que j'avois destinés et à lui et à d'autres. Je pense maintenant à commencer l'impression du second tome, et cet illustre prélat aura l'un et l'autre à la fois.

Je souhaite fort maintenant la liste que M. le président Boisot a eu la bonté de me vouloir envoyer de nouveau, pour en tirer encore quelque chose avant l'impression de ce second tome, afin que je puisse jouir de l'effet des espérances que feu Mons. l'abbé, son frère, avoit déjà données.

Je suis avec zèle, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEIBNIZ (1).

neuve (Aragon), en 1509, brûlé à Genève, en 1558. C'est dans son livre de *Christiana restitutio* que se trouvent les premières idées de la circulation du sang. On lit encore dans une lettre de Leibniz à Maturin Veyssière la Croze, en date du 2 décembre 1709 : « J'ai d'autant plus de compassion du malheur de Servet, que son mérite devoit être extraordinaire, puisqu'on a trouvé de nos jours qu'il avoit une connoissance de la circulation du sang, qui passe tout ce qu'on en trouve avant lui. » *Leibnitii Epistolæ ad diversos* (ed. Kortholt) ; Lipsiæ, 1734, in 8, pag. 386.

(1) Il n'y a que les salutations finales, la signature et deux ou trois corrections qui soient de la main de Leibniz, dans cette lettre.

Digitized by Google

LETTERE

DI

GALILEO GALILEI

AL P. CRISTOFORO CLAVIO,

DELLA

COMPAGNIA DI GESU.

Digitized by Google

LETTERE

DI

GALILEO GALILEI

AL

P. CRIST. CLAVIO (1).

—

I.

MOLTO MAGNIFICO ET REVERENDISSIMO MIO SIGNORE.

Parmi hor mai tempo di rompere il silenzio sin quì usato con V. S. M. R. dà che mi partii di Roma, si per rinfrescarli nella memoria il desiderio che ho di servirla, come ancora per darle occasione di satisfare al desiderio mio che è d'intender nuova di lei, et sentire il parer suo circa alcune mie difficultà, delle quali una è questa che con la presente gli mando, intorno alla dimostratione dell' infrascritto lemma quale de-

(1) Christophore Clavius, Jésuite, mathématicien, théologien, né à Bamberg en 1537; mort à Rome en 1612. Il travailla, par ordre du pape Grégoire XIII, à la réforme du Calendrier.

Digitized by Google

sidero saper da lei se interamente gli quieta l'intelletto; atteso che alcuni, ai quali quì in Firenze l' ho mostrato, dicono non ci haver l'intera satisfazione, non tollerando volentieri quel doppio modo di considerare le medesime grandezze in diverse bilancie, come benissimo V. S. M. R. nella dimostratione scorgerà. Io ho cercato molti giorni con diligenza qualche altra dimostratione, ma non trovo cosa alcuna, salvo che a dimostrarla per induzione, il qual modo di dimostrare a me non satisfà molto. Io sono per anteporre il parere di V. S. M. R. ad ogn' altro, et se la visi quieta mì vi quieterò io ancora, quanto che non tornerò a cercare altra *dimostratione* : però desidero che quanto prima mi favorisca scrivermi l'opinion sua. Io credo che nella *dimostratione* di quel teorema del centro della gravezza del *frustro* del conoidale rettangolo, che lasciai a V. S. M. R. vi sia una scorrezione, poichè è ancora nell' originale donde la copiai , et dove credo che dica: *Quam autem rationem habet composita ex x s, et tripla s n. ad compositam ex n s. et dupla s x,* si deve leggere: *Quam autem rationem habet composita ex n s. et dupla s x ad compositam, ex tripla utriusque simul n s. s x.* Questa scorrezione è di poca importanza, ma se ci fossero errori di momento, desidero che la mi favorisca avvertirmene. Credo che questo, che li porgerà la presente sarà l' Illmo S. Cosimo Concinj, mio amorevolissimo Padrone, nella cui grazia desidero esser conservato con il favore di V. S. M. R. che so che in ciò varrà assaissimo, e al medesimo, volendo degnarsi di rispondermi, potrà con-

segnare la sua, et esso per sua cortesia si prenderà diligente cura che io l' habbia. Sto aspettando intendere che il suo trattato sopra l'emendazione dell' anno sia uscito in luce, et con questo fine pregandola ad amarmi, comandarmi, et ricordarsi di me nelle sue orazini, le bacio le mani.

Di Firenze, il dì 8 di gennajo 1587.

Di V. S. M. R.

Prontissimo servitore

GALILEO GALILEI.

II.

AL MEDESIMO.

MOLTO REVERENDO MIO SIGNORE COLENDISSIMO.

Ricevetti, più giorni sono, una di V. S. R. a me gratissima, alla quale non prima che hora ho dato risposta si per essermi convenuto fare alcuni viaggi, si ancora per non l'infastidire, sapendo quanto sia di continuo occupata. La ringrazio infinitamente dell' amico affetto che mi hà dimostrato in cortesemente avvertirmi di quello che stima haver bisogno di dimostratione nel mio lemma più giorni sono mandatomi; et perchè so che con gl' amici della verità, quale è V. S. R., si può et devesi parlare liberamente, dirò con brevità quanto in mia difesa mi sovviene. A quello dunque che V. S. R. dice che non gli costa, che quando nella libra. *ad* nel *d*.

Digitized by Google

pende la massima, et nell' *a* la minima ,il punto dell' equilibrio deva essere *x*; si come quando nella libra. *ab*. in *a*. pende la massima, et in *b*. la minima, et che si dà *x* essere il punto dell' equilibrio; anzi gli pare che ciò habbia bisogno d'essere dimostrato: rispondo che se noi diamo che del composto di tutte le grandezze l' equilibrio sia *x*, quando le parti componenti sono *f g h k n*. del medesimo composto, sarà ancora il punto dell' equilibrio il medesimo *x*. con tutto che io lo consideri esser composto delle parti *n. o. r. s. t.*, atteso che del medesimo composto uno è il punto dell' equilibrio, et le sue parti componenti per il diverso modo di considerarle non variano sito, o grandezza; ma forse meglio dichiarerà l'intentione mia la figura che con questa gli mando, nella quale (e tanto serve al mio bisogno) pongo le grandezze congiunte. Posto dunque che di tutto il composto il punto dell' equilibrio sia *a*, il medesimo indubitatamente sarà, ò se io considero tal composto costare delle parti *f g h k n*, ò delle parti *n o r s t*, atteso che, ò compongasi dell' une, ò dell' altre parti, sempre è *idem numero compositum*; et quando io lo considero esser composto delle *f g h k n* sono le grandezze disposte ordinatamente nella libra. *ab*; et considerandolo composto delle *n o r s t*. sono le parti con ordine contrario distribuite nella libra. *ad*; onde per il postulato che io pongo mi pare potere concludere l'intento mio. Questo è quello che mi fà per ancora credere buona la mia dimostratione, il che quando non satisfaccia al molto giudizio di V. S. R. preponendolo al mio poco, mi affaticherò in qualche

altra investigatione. Intanto V. S. R. per carità mi faccia favore scriverne il suo parere, il quale in questo mezzo starò con desiderio attendendo, come faccio il suo trattato del Calendario, che volendomi favorire mandarmene uno, potrà farlo consegnare a M. Ruggiero Ruggieri, maestro della posta del G. Duca di Toscana, che si piglierà diligente cura di mandarmelo. Et quì con ogni reverenza baciandoli la mani le prego ad amarmi, et comandarmi, et conservarmi nella grazia del P. Cosimo Concinj, al che fare sommamente varrà il mostrare à V. S. R. ciò esser grato.

Di Firenze, il dì 25 di febrajo 1588.

Di V. S. M. R.

Obbligatissimo servitore,

GALILEO GALILEI.

Al molto reverendo Padre et mio signore colendissimo il Padre Cristoforo Clavio matematico eccellentissimo.

ROMA.

III

AL MEDESIMO.

MOLTO REVERENDO PADRE ET MIO SIGNORE COLENDISSIMO,

La speranza di dover trasferirmi sin costà per alcuni miei affari, mi ha di giorno in giorno trasportato sino a questo tempo senza rispondere alla cortesissima et dottissima lettera del molto reverendo Padre Cristoforo Griembergero, alla quale mi pareva di non poter pienamente satisfare se non a bocca, per le molte repliche che mi potriano esser fatte; ma prima un poco di malattia; poi alcune estraordinarie occupazioni, et insieme una pessima et fastidiosa stagione lungamente durata, et che ancor dura, mi hanno condotto a questo tempo; finalmente per grazia di Dio, et del serenissimo G. Duca mio signore, sono ridotto in ter-

mine di spedizione, et in procinto di partirmi, come spero alla più lunga fra 8 giorni, concedendomi la benignità del G. Duca ogni comodità nel venire, nello stare, et nel ritorno; con tutto questo non ho voluto restare di scrivere a V. S. M. R. et al molto riverendo Padre Griembergero insieme, acciò più lungamente non prendessero ammirazione del mio silenzio proceduto solamente perchè è più che un mese, che sono, come si dice, col piede in staffa per partire. Subito giunto sarò con le Reverenze loro a far mio debito, et a satisfare almeno col riverirle all' obbligo, et all' animo mio. Intanto si compiaccino di continuarmi la gratia loro, nella quale con ogni affetto mi raccommando, mentre dal S. Dio gli prego felicità.

Di Firenze, li 5 di marzo 1610.

Di V. S. M. R.

Servitore divotissimo,

Galileo Galilei.

IV.

AL MEDESIMO.

MOLTO REVERENDO SIGNORE MIO PADRE COLENDISSIMO.

E tempo che io rompa un lungo silenzio, che la penna più che il pensiero ha usato con V. S. M. R. Rompolo hora che mi trovo ripatriato in Firenze per favore del Serenissimo G. Duca, il quale si è compiaciuto richiamarmi per suo matematico et filosofo. La causa perchè io l'habbia sino a questo giorno usato, mentre cioè mi sono trattenuto a Padova, non occorre che io particolarmente lo narri alla sua prudenza; ma solo mi basterà l'assicurarla che in me non si è mai intiepidita quella devotione, che io devo alla sua gran virtù. Per una sua lettera scritta al signore Antonio Santini ultimamente a Venezia ho inteso come ella

Digitized by Google

insieme con uno dei loro Fratelli havendo ricercato intorno a Giove con un' occhiale dei Pianeti Medicei, non gli era succeduto il potergli incontrare: di ciò non mi fo io gran meraviglia potendo essere che lo strumento o non fusse esquisito, sicome bisogna, ò vero che non l' havessero ben fermato, il che è necessarissimo. perchè tenendolo in mano benchè appoggiato a un muro, o altro luogo stabile, il solo moto dell' arterie, et anco del respirare, fà che non si possono osservare, et massime da chi non gli ha altre volte veduti, et fatto, come si dice, un poco di pratica nello strumento. Io oltre alle osservazioni stampate nel mio avviso astronomico, ne feci molte dopo, si che Giove si vidde occidentale; ne ho poi molte altre fatte da che è ritornato orientale mattutino, e tuttavia lo vo osservando; et havendo ultimamente perferzionato un poco più il mio strumento; veggonsi i nuovi Pianeti così lucidi et distinti, come le stelle della seconda grandezza con l' occhio naturale: si che volendo io 15 giorni sono far prova quanto duravo a vedergli mentre si rischiarava l' aurora, erano già sparite tutte le stelle, eccetto la canicola, et quelli ancora si vedevano benissimo con l' occhiale; spariti dopo questi ancora, andai seguitando Giove, per vedere parimente quanto durava a vedersi, et finalmente era il sole alto più di 15 gradi sopra l'orizzonte, et pur Giove si vedeva distintissimo et grande in modo che posso esser sicuro, che seguitandolo col cannone, si saria veduto tutto il giorno. Ho voluto dar conto a V. S. M. R. di tutti questi particolari, acciò in lei cessi il dubbio, se purò ve n' ha

mai havuto, circa la verità del fatto, delli quali, se non prima li succederà accertarsi alla mia venuta costà, sendo io in speranza di dover venire in breve a trattenermi costà qualche giorno. Restami, per non tediarla più lungamente, il supplicarla a ripormi in quel luogo della sua grazia, il quale dalla sua cortesia, et dalla conformità degli studj mi fù conceduto gran tempo fà, assicurandosi niuna cosa essere in poter mio, della quale ella non possa con assoluta potestà disporre: et con ogni reverenza baciandoli le mani gli prego dal S. Dio felicità.

Di Firenze li 17 di 7bre 1610.

Di V. S. M. R.

Divotissimo servitore,

Galileo Galilei.

V.

AL MEDESIMO.

MOLTO REVERENDO PADRE, ET MIO SIGNORE COLENDISSIMO,

La lettera di V. R. mi è statà tanto più grata, quanto più desiderata et meno aspettata, et havendomi ella trovato assaì indisposto, et quasi fermo a letto mi ha in gran parte sollevato dal male, portandomi il guadagno di un tanto testimonio alla verità delle mie nuove osservationi, il quale prodotto ha guadagnato alcuno degl' increduli, ma però i più ostinati persistono, et reputano la lettera di V. R. ò finta, ò scrittami a compiacenza; et in somma aspettano che io trovi modo di far venire almeno uno dei quattro Pianeti Medicei di cielo in terra a dar conto dell' esser loro, e a chiarir questi dubbji; altramente non biso-

gna che io speri il loro assenso. Io credevo a quest' hora dovere essere a Roma, havendo non piccolo bisogno di venirvi, dove con strumento eccellente vedremo il tutto; in tanto non voglio celare a V. R. quello che ho osservato in Venere da tre mesi in quà. Sappia dunque come nel principio della sua apparizione vespertina la cominciaj ad osservare, et la veddi di figura rotonda, ma piccolissima: continuando poi le osservazioni venne crescendo in mole notabilmente, et pure mantenendosi circolare, sin che avvicinandosi alla massima digressione cominciò a diminuir dalla rotondità nella parte avversa al sole, ed in pochi giorni si ridusse alla figura semicircolare, nella qual figura si è mantenuta un pezzo, cioè sino che ha cominciato a ritirarsi verso il sole, allontanandosi pian piano dalla fongente; hora comincia a farsi notabilmente cornicolata, et cosi anderà assotigliandosi sin che si vedrà vespertina; et a suo tempo la vedremo mattutina, con le sue cornicelle sottilissime, et avverse al sole, le quali intorno alla massima digressione faranno mezzo cerchio, il quale manterranno inalterato per molti giorni; passerà poi Venere dal mezzo cerchio al tutto tondo prestissimo, et poi per molti mesi la vedremo così interamente circolare, ma piccolina, si che il suo diametro non sarà la 6.ª parte di quello che apparisce adesso, io ho modo di vederla così netta, così schietta, così terminata, come veggiamo l' istessa luna con l'occhio naturale; et la veggo adesso di diametro eguale al semidiametro della mezza luna veduta colla vista semplice. Hora eccoci, S. mio, chiariti come Ve-

nere (et indubitatamente farà l' istesso Mercurio) và intorno al sole, centro senza alcun dubbio delle massime rivoluzioni di tutti li Pianeti : in oltre siamo certi come essi pianeti sono per se tenebrosi, et solo risplendono illustrati dal sole : il che non credo che occorra delle stelle fisse per alcune mie osservazioni ; et come questo sistema dei Pianeti sta sicuramente in altra maniera di quello che si è comunemente tenuto, così nel determinare le grandezze delle stelle (trattone il sole, et la mezza luna, si sono presi errori nella maggior parte de i Pianeti, et in tutte le fisse di 34 et 5 mila per cento, et più ancora.

Quanto a Saturno, non mi maraviglio che non l' habbino potuto distintamente osservare, prima perchè ci bisogna strumento che moltiplichi le superficie vedute almanco 1000 volte ; di più Saturno adesso è tanto lontano dalla terra, che non si vede se non piccolissimo ; tuttavia l' ho fatto vedere quì a molti dei loro Fratelli così distintamente che non vi ha alcuna dubitanza, et si vede giusto così : oOo. Cinque mesi sono si vedeva assai maggiore ; da quel tempo in quà è diminuito molto, ne però si è mutata pure un capello la costitutione delle sue 3 stelle, le quali per quanto io stimo sono esattamente parallele non al zodiaco, ma all' equinoziale.

La notte passata osservai l' eclissi della mezza luna, ma però senza novità alcuna ; non havendo veduto altro che quello appunto che mi ero immaginato ; cioè che il taglio dell' ombra è indeterminatissimo, et confuso, come quello che è cagionato dal corpo della terra

posto lontanissimo dalla mezza luna, dove che l' ombre che si scorgono nella medesima mezza luna cagionate dalle eminenze che sono nell' istesso corpo, sono terminate crude et taglienti : delle quali eminenze, rupi, et grandissimi tratti di gioghi eminentissimi sparsi per tutta la parte più lucida della mezza luna V. R. non ne habbia dubbio alcuno, perchè a chi haverà buona vista, et intenderà un poco poco di perspettiva, et di ragione di ombre, et di chiarile farò così manifestamente toccar con mano, quanto manifestamente siamo certi delle montagne, et delle valli terrestri, et niente meno: hora la notte passata con l' occasione dell' aspettar l' eclissi osservai molte volte i Pianeti Medicei, notando le loro mutazioni nella medesima notte in diverse hore, le quali furono tali, notando anco le distanze tra essi, et 4 in proporzione al diametro apparente di esso 4. Vedremo *(quì la figura)* dunque quanto ci piacerà le mutazioni anco nella medesima notte, ma perchè le osservationi che ho fatte da due mesi in quà, l' ho fatte tutte la sera, non ho potuto incontrare quelle che Ella mi ha mandate fatte costà la mattina; perchè, come vede, in 7 ò vero 8 hore fanno gran mutazione.

Hora, per rispondere interamente alla sua lettera, restami di dirgli come ho fatto alcuni vetri assai grandi, benchè poi ne ricopra gran parte; et questo per due ragioni, l'una per potergli lavorar più giusti, essendo che una superficie spaziosa si mantiene meglio nella debita figura, che una piccola; l' altra è che volendo veder più grande spazio in un occhiata si può scoprire il vetro, ma bisogna presso all' occhio mettere

un vetro meno acuto, et scorciare il cannone; altramente si vedrebbono gli oggetti assai annebbiati. Che poi tale strumento sia incomodo ad usarsi, un poco di pratica leva ogni incomodità; et io gli mostrerò come le uso facilissimamente, et con minor fatica assai, che altri non fà dell' astrolabio, quadrante, armille, o altro astronomico strumento. Hauerò soverchiamente tediato S. R. Scusi il diletto che ho nel trattare seco, et continui di conservarmi la sua grazia, di che la supplico con ogni istanza, come anco che ella mi procacci quella del altro Padre Cristoforo suo discepolo da me stimatissimo per le relazioni che ho del suo gran valore nelle matematiche, et per fine all' uno et all' altro con ogni reverenza bacio le mani, et del S. Dio prego felicità.

Di Firenze, li 30 di dicembre 1610.

Di V. S. M. R.

Servitore divotissimo,

Galileo Galilei.

AL CAVALIERE

CASSIANO DAL POZZO [1].

I.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE, SIGNORE PADRONE COLENDISSIMO,

Per mano del Signore Agnolo Galli ho ricevuta l' Epistola di Erico Puteano (2) della quale rendo grazie a V. S. illustrissima, poichè insieme con quella mi viene una testimonianza della memoria che tiene della persona mia, che tanto vive avida della sua grazia. Io vorrei spesso haver di queste confirmazioni con l' essere onorato di qualche suo comando, di che instantemente la supplico.

(1) Le chevalier Cassien dal Pozzo, archéologue, célèbre par sa riche collection d'antiquités romaines et la noble protection qu'il accordait aux artistes; né à Turin, il mourut en 1657.

(2) Henri Dupuy, érudit, littérateur et poète latin, né à Vanloo (Gueldre) en 1574; mort en 1646.

Da questa Epistola non si raccoglie qual sia il mezzo del quale il matematico Langren si servì per graduar la longitudine, il che volentieri intenderei, almeno in generale per vedere se forse avesse incontrato quel medesimo che tengo io, e che già 16. anni sono cominciai a trattare con la Spagna, e che adesso è per riassumersi, essendo restato in silenzio per 10 anni, e più : però se V. S. illustrissima ne ha sentore alcuno, la supplico a farmene parte. La supplico insieme con occasione a far umilissima reverenza in mio nome all' Eminentissimo Signore Cardinale Barberino, nostro Signore, ed a V. S. illustrissima con reverente affetto bacio le mani, e prego intera felicità.

Da Firenze, li 21 di luglio 1631.

Di V. S. illustrissima

Divotissimo et obbligatissimo servitore,

GALILEO GALILEI.

II.

AL MEDESIMO.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE, SIGNORE, PADRONE MIO COLENDISSIMO,

Mi comparsero l' altr' ieri gli Epigrammi, o vogliamo dire gli Elogij che V. S. illustrissima hà fatti porre nel suo Museo sotto ai ritratti di varie persone litterate de' nostri tempi; questi mi vengono inviati dal signore filosofo Liceti (1), e come essa mi scrive, di ordine di V. S. illustrissima; nel sentirmegli leggere con curiosità. ho inteso che ella mi onora e favorisce ascrivendomi nel numero de' suggetti di tanto me-

(1) Fortunio Liceti, célèbre philosophe péripatéticien, antiquaire, né en 1577 à Rapallo, dans les Etats de Gênes; mort en 1657.

Digitized by Google

rito. Non sò qual sia maggiore ò il guadagno appresso il mondo della mia reputazione, ò lo scapito del purgatissimo giudizio di V. S. illustrissima, mentre che da soverchio affetto trasportata, mi colloca in quell' altezza di luogo dove per me già mai non sarei salito; ma considerando la picciolezza, anzi nullità del mio merito, tanto più si accresce in me la grandezza del obbligo alla cortesia di V. S. illustrissima, ed in conseguenza tanto si fà maggiore il mio debito di rendergli grazie dell' onore che si è piaciuta conferirmi; glie ne rendo per tanto con quella maggiore efficacia, che dalla debbolezza del mio spirito mi viene conceduta, ed insieme la supplico acontinuare la memoria di me suo humilissimo e divotissimo servo, mentre con reverente affetto gli bacio le mani, e gli prego da Dio il colmo di felicità.

Dalla villa d'Arcetri, mio continuato carcere', ed esilio dalla Città, li 20 genn. 1641.

Di V. S. Illustrissima,

Divotissimo ed obbligatissimo servitore,

GALILEO GALILEI cieco.

POST-FACE.

—

On ne saurait nier que la correspondance des grands hommes ne jette beaucoup de jour sur leur histoire, et ne serve plus d'une fois à faire saisir des côtés inaperçus de leur caractère.

Il nous est arrivé, pour notre part, de donner au public quelques pièces du

Digitized by Google

genre de celles-ci, un trop petit nombre de lettres de Joseph de Maistre à un modeste savant lyonnais qu'il avait fait censeur de ses écrits, et qu'il ne vit cependant jamais. Or, un éminent critique, M. Sainte-Beuve, a trouvé, dans ces pièces inédites, plus d'une précieuse indication pour le portrait moral et littéraire de l'illustre auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

S'il n'y avait obstacle à la plupart des désirs de l'homme, même les plus bornés, nous grossirions, de temps en temps, ce léger trésor de monuments littéraires inédits. A défaut des sympathies du public, on rencontre du moins, pour de telles fantaisies, la faveur de quelques

curieux et la bienveillance de quelques amis.

Les *Lettres* de Leibniz que nous publions présentement, et qui sont inédites, croyons-nous, se trouvent aux Manuscrits de la Bibliothèque publique de Lyon, et font partie d'un cahier in-4 cartonné, qui porte ce titre : *Lettres de diverses personnes à M. l'abbé Nicaise.* Puis, au bas de la page : *MM^s de la Bibliothèque de M. le Prés. Bouhier.* C. 140. MCCXXXVII. Ce recueil provient donc de Bouhier, et le titre est de sa main, avec la table des matières.

Quant aux lettres de Galilée, elles nous viennent du Collége romain où existent encore les autographes (Codice B. f° 15).

C'est à l'amitié d'un membre de la Compagnie de Jésus que nous sommes redevable d'une copie de ces lettres.

On remarquera avec plaisir, dans Leibniz, cet esprit curieux et appliqué à tant de choses, avec noblesse et simplicité; dans Galilée, cette humble et gracieuse déférence pour l'illustre P. Clavius : ici et là, une modestie et une candeur si éloignées de l'outrecuidance et de la fatuité des hommes de nos jours.

Lyon, ce 1er juin 1850.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google